

ELŻBIETA KOWIESKA

Lublin

### MADAME BOVARY ET THÉRÈSE DESQUEYROUX L'ÉVASION IMPOSSIBLE\*

Madame Bovary et Thérèse Desqueyroux – deux personnages si différents et pourtant si proches.

Dans notre étude, nous nous proposons de mettre en parallèle deux héroïnes, créées, à deux époques différentes, par deux auteurs que séparent, plus encore que la distance de presque un siècle, leur personnalité et leur vision du monde et de la création littéraire. D'un côté – Gustave Flaubert, un grand romancier réaliste du XIX<sup>e</sup> siècle et, de l'autre – François Mauriac, créateur de romans psychologiques d'inspiration chrétienne au XX<sup>e</sup> siècle.

Or, lorsque nous nous tournons vers Emma et Thérèse, malgré une profonde différence des aspirations des deux écrivains et bien que les ressemblances n'atteignent pas la profondeur de la personnalité des héroïnes, c'est cependant l'impression de leur parenté qui s'impose à nous. Il n'est, en effet, pas difficile de dégager des analogies entre certains traits et expériences qui leur sont communes.

Michel Raimond, qui esquisse un court parallèle de Thérèse Desqueyroux et d'Emma Bovary, est d'avis que, dans la création de son personnage, Mauriac a dû, inconsciemment peut-être et à son insu, s'inspirer du modèle littéraire de Madame Bovary. Il remarque pourtant, de même que Madeleine Bouchez qui appelle l'héroïne de Mauriac «fille d'Emma»<sup>1</sup>, que Thérèse

---

\* Le présent article constitue une partie du mémoire de maîtrise *Madame Bovary et Thérèse Desqueyroux. Étude comparative*, rédigé sous la direction de M. W. Kwiatkowski – docteur ès lettres, et présenté en 1987 à l'Université Catholique de Lublin.

<sup>1</sup> M. B o u c h e z. *L'Ennui de Sénèque à Moravia*. Paris–Bruxelles–Montréal: Bordas (coll. «Univers des Lettres») 1973 p. 148.

apparaît comme un personnage plus moderne et que sa situation et ses désirs diffèrent sur plusieurs points de ceux d'Emma<sup>2</sup>.

En effet, les deux romans dévoilent bien l'évolution de la mentalité de la femme et le changement des aspirations féminines qui se sont produits à travers un siècle. Emma est une sensuelle, portée à chercher le plaisir et l'assouvissement des sens. Influencée par les mythes sentimentaux de son époque, elle n'aspire qu'à l'amour. Thérèse est beaucoup plus intelligente et elle manifeste d'abord des aspirations d'ordre intellectuel. Ce qu'elle revendique, c'est la possibilité de son propre accomplissement, d'un développement intérieur, d'un épanouissement intellectuel. De cette manière, «Thérèse paraît plus cérébrale que sensuelle»<sup>3</sup>.

Nelly Cormeau est pourtant d'avis que Thérèse est, pareillement à Emma, «d'abord et incoerciblement aspiration à l'amour»<sup>4</sup>. Elle remarque d'ailleurs que les aspirations intellectuelles chez la femme mauriacienne ne sont «que l'assouvissement d'appétits confus encore qui ne savent où prendre leur objet [et] [...] le prélude à l'évasion dans l'amour. L'intelligence est le signe d'une vocation amoureuse et non intellectuelle; elle n'existe pas pour elle-même, et ne trouve pas, comme chez un Pierre Castadot, un Maryan, un Yves Frontenac, son propre accomplissement; l'indice de supériorité chez une créature, elle délaisse, chez la femme, ses fins intrinsèques: elle n'est que la servante ou l'aiguillon douloureux de la passion»<sup>5</sup>. L'opinion de N. Cormeau trouve la confirmation dans la suite de l'existence de Thérèse où les aspirations intellectuelles de l'héroïne cèdent la place à une poursuite frénétique de l'amour. Ce qui distingue cependant Emma de Thérèse, dans leur quête d'amour, c'est que cette dernière «rêve de tendresse plus que d'étreintes»<sup>6</sup>.

En outre, Thérèse Desqueyroux, du seul fait d'avoir un statut de provinciale, paraît une nouvelle Mme Bovary qui «souffre et pleure dans vingt villages de France»<sup>7</sup>, dans un milieu qui fait obstacle à la réalisation de ses désirs. Ce qui apparente en effet les deux personnages, c'est cette existence mal acceptée, cette vie dans un coin de province, qui fait naître bientôt le sentiment de l'insatisfaction, de l'ennui, de la captivité.

---

<sup>2</sup> M. R a i m o n d. *François Mauriac*. In: *Le Roman contemporain. Le Signe des temps*. Paris: S.E.D.E.S. et C.D.U. 1976 p. 169.

<sup>3</sup> Ibidem p. 170.

<sup>4</sup> N. C o r m e a u. *L'Art de François Mauriac*. Paris: Grasset 1951 p. 112.

<sup>5</sup> Ibidem p. 106.

<sup>6</sup> M. M a u c u e r. *Thérèse Desqueyroux-Mauriac*. Paris: Hatier (coll. «Profil d'une oeuvre») 1970 p. 57.

<sup>7</sup> G. F l a u b e r t. *Correspondance*. T. 3. Paris: Conard 1927 p. 291.

Ensuite, Emma et Thérèse semblent, toutes les deux, atteintes d'une certaine dose de «bovarysme», d'une faculté d'illusion, de mimétisme, d'une prédisposition à imaginer l'impossible. Toutes les deux portent en elles un violent désir d'évasion. Cherchant à se libérer de l'emprisonnement et de la monotonie de leur vie conjugale, l'une entreprend l'empoisonnement de son mari, l'autre noue des liaisons amoureuses. Leurs exigences absolues les poussent à une recherche enragée de l'amour, du bonheur, recherche qui reste pourtant sans fruits. En fait, le monde n'est pas créé pour celles qui veulent l'impossible, qui nourrissent des aspirations absolues. Emma et Thérèse se sont engagées dans une recherche sans issue qui ne peut aboutir qu'à l'échec et au désenchantement.

«L'évasion impossible, le rêve futile»<sup>8</sup>, Victor Brombert le note à propos d'Emma Bovary, mais c'est bien le drame des deux héroïnes.

Emma et Thérèse entreprennent plusieurs tentatives d'évasion, mais elles finissent toutes par un fiasco, par la désillusion. Les deux femmes luttent désespérément jusqu'au moment où, à bout de forces, elles constatent que leur lutte, pareille au travail de Sisyphe, est une lutte sans issue et qu'elle les condamne à une captivité toujours recommencée.

D'abord, au moment où aucune autre possibilité d'évasion ne se présente à nos héroïnes, tout en demeurant «ici», elles essaient d'atteindre «l'ailleurs» à l'aide de pensées, de rêveries. Elles s'échappent dans des espaces où, loin de l'étouffement de leur coin de province, loin de l'ennui de leur vie présente, elles se représentent leur vie future sous les couleurs les plus brillantes. Mais les rêveries ont ce défaut que l'évasion qu'elles permettent de réaliser n'est que momentanée et s'avère bientôt illusoire.

Premièrement, les deux femmes rêvent l'impossible. La suite de leur vie va montrer à Emma et à Thérèse que leurs rêves sont irréalisables. Ils ne trouvent aucune confirmation dans la vie, à laquelle ni le déroulement du temps, ni aucun déplacement n'apporte de changement considérable. Les deux femmes savourent déjà par avance leur bonheur prochain. Elles rêvent et attendent. Cependant pour Mme Bovary aussi bien que pour Thérèse «rien

---

<sup>8</sup> V. B r o m b e r t. *Flaubert par lui-même*. Paris: Seuil (coll. «Ecrivains de toujours») 1971 p. 63.

n'arrivait»<sup>9</sup>. «Sur l'immensité de cet avenir qu'elle se faisait apparaître rien de particulier ne surgissait»<sup>10</sup>.

Deuxièmement, les évasions imaginaires sont suivies de terribles réveils. Emma reste debout devant la fenêtre et suit avec sa pensée les charrettes qui se rendent à Paris. Mais, «au bout d'une distance indéterminée, il se trouvait toujours une place confuse où expirait son rêve»<sup>11</sup>. Et, tandis que le rêve est inévitablement voué à expirer, la réalité ne cesse jamais d'être vivante. C'est justement cette réalité que la vue subtile d'Emma et de Thérèse trouve toujours après la détente que leur accorde le rêve. C'est souvent cette réalité même qui fait interrompre la rêverie et fait inéluctablement descendre nos héroïnes sur terre. Et la réalité, pour Thérèse, c'est toujours la solitude, c'est la séquestration à laquelle elle est exposée à Argelouse. Pour cette raison, après le répit que lui apportent ses rêveries, le désespoir s'abat sur elle dès la reprise de conscience, accompagne chaque minute de sa journée. De même Emma, après les «heures d'envol»<sup>12</sup>, se retrouve toujours dans cette maison abhorrée où l'attend «une mélancolie morne, un désespoir engourdi»<sup>13</sup>.

Si les évasions imaginaires permettent d'oublier un moment la grisaille, l'étouffement du quotidien, si elles permettent une libération, ce n'est qu'une fausse libération. «A ces envols périodiques que sont les rêveries [...] succède toujours une retombée. [...] Renouer avec l'existence, après les heures d'envol [...], c'est toujours tomber, retomber dans la réclusion»<sup>14</sup>. Toutes les fuites imaginaires d'Emma et de Thérèse aboutissent à une séquestration, dont le sentiment ne peut que s'aggraver par le contraste entre l'élargissement que réalise la rêverie et la fermeture qui le suit irrémédiablement. Car, en effet, aux instants qui succèdent aux «heures d'envol», l'espace semble se resserrer encore plus, le temps se vide et se fige de nouveau. Après l'évasion revient la monotonie répétitive de l'existence, l'ennui.

Ce qui paraît faciliter les rêveries d'Emma et de Thérèse, ce sont leurs stations à la fenêtre. Thérèse, lorsqu'elle «étouffe», ouvre la fenêtre. De même Emma se met souvent à la fenêtre où «captive [...] entre les murs de

---

<sup>9</sup> G. F l a u b e r t. *Madame Bovary*. In: *Oeuvres complètes*. Préface de J. Bruneau. Présentation et notes de B. Masson. T. 1. Paris: Seuil (coll. «L'Intégrale») 1964 p. 595. Toutes les références concernant *Madame Bovary* renvoient à cette édition.

<sup>10</sup> Ibidem p. 641.

<sup>11</sup> Ibidem p. 594.

<sup>12</sup> J. R o u s s e t. *Madame Bovary ou le livre sur rien*. In: *Forme et signification*. Paris: José Corti 1962 p. 128-129.

<sup>13</sup> F l a u b e r t. *Madame Bovary* p. 616.

<sup>14</sup> R o u s s e t, op. cit. p. 128-129.

sa fosse, [elle] trouve [...] un essor vers tous les horizons»<sup>15</sup>. Mais même l'évasion effectuée grâce à la fenêtre se révèle trompeuse. Comme le remarque M. Raimond, pour Thérèse, «le comble de sa séquestration, c'est que la fenêtre ouverte laisse voir la prison des pins»<sup>16</sup>.

Ainsi, les rêveries qui sont une simple illusion, sans prise sur la réalité de la vie, ne permettent de réaliser qu'une libération apparente et brève.

Après les déceptions de l'heure présente, les deux héroïnes se retournent vers le passé, vers les merveilles de l'enfance et de l'adolescence.

Pour Thérèse, ce retour signifie une recherche obstinée de l'innocence enfantine qu'elle croit avoir définitivement perdue sur le chemin dévastateur de sa vie.

Et chez Mauriac, la lumière de l'enfance peut s'étendre sur les adultes, même ceux les plus corrompus, la grâce et l'innocence enfantines peuvent persister malgré leur attirance pour le péché, malgré leurs crimes. Chaque oeuvre de François Mauriac exprime la croyance de l'auteur que «l'enfant [...] survit en chacun de nous»<sup>17</sup>, même au coeur des êtres les plus noirs, les plus dégradés, ce que André Rousseaux résume en ces termes: «François Mauriac ou l'adolescence prolongée»<sup>18</sup>. Nelly Cormeau dit même: François Mauriac ou l'«enfance retrouvée»<sup>19</sup>. Thérèse Desqueyroux, elle aussi, se rend compte que, «sous la couche épaisse de nos actes, notre âme d'enfant demeure inchangée; l'âme échappe au temps»<sup>20</sup>.

Mais chez Mauriac, comme le remarque justement Maucuer, «la grâce enfantine peut n'être qu'un masque. La source ne sort-elle pas de terre déjà souillée, gorgée de tous les poisons de l'hérédité?»<sup>21</sup> Et Thérèse découvre finalement que sa pureté, son innocence n'étaient qu'apparentes. Ce n'est que l'imagination de l'adulte qui transforme l'enfance en un paradis. «Étais-je si heureuse? Étais-je si candide?, songe Thérèse. Tout ce qui précède mon

<sup>15</sup> Ibidem op. cit. p. 123.

<sup>16</sup> Cité par Sz. B a b i ń s k i. *Le Thème de la solitude dans «Genitrix», «Le Désert de l'amour» et «Thérèse Desqueyroux»*. «Travaux du Centre d'Etudes et de Recherches sur François Mauriac» 1987 n° 21 p. 14.

<sup>17</sup> Cité par C o r m e a u, op. cit. p. 199.

<sup>18</sup> Cité ibidem p. 197.

<sup>19</sup> C o r m e a u, op. cit. p. 197.

<sup>20</sup> F. M a u r i a c. *La Fin de la nuit*. In: *Oeuvres romanesques et théâtrales complètes*. Édition établie, présentée et annotée par J. Petit. T. 3. Paris: Gallimard («Bibliothèque de la Pléiade») 1981 p. 114. Toutes les références concernant *La Fin de la nuit* renvoient à cette édition.

<sup>21</sup> M. M a u c u e r. *La Grâce enfantine dans l'univers romanesque de François Mauriac*. «La Revue des Lettres modernes» 1977 n° 516-522 p. 72.

mariage prend dans mon souvenir cet aspect de pureté; contraste, sans doute, avec l'ineffaçable salissure des noces»<sup>22</sup>. Thérèse est trop lucide pour ne pas apercevoir que, dans ces «matinées trop bleues», «les pires orages étaient déjà suspendus»<sup>23</sup>. «Thérèse remontera-t-elle jusqu'à son enfance? Mais l'enfance est elle-même une fin, un aboutissement»<sup>24</sup>. Elle surgit chargée de l'héritage, de tout le destin à remplir, qui a été déterminé d'avance et auquel il est impossible d'échapper. Thérèse a la conviction d'avoir été «empoisonnée» dès sa naissance, dès avant sa naissance. Et c'est pour cette raison qu'elle craint maintenant d'«empoisonner» sa fille. «Que de passions doivent pénétrer cette chair informe encore»<sup>25</sup>, songe-t-elle.

De plus, innocente ou impure, l'enfance est souvent difficile à atteindre. Le temps s'écoule, notre passé s'éloigne de plus en plus et la mémoire ne peut que sommairement le retracer. Le phénomène de la mémoire affective permet parfois de revivre en un moment plusieurs événements qui surgissent de notre passé. Les instants qui réalisent l'union du présent et du passé, ces «moments d'extase» sont pourtant rares et éphémères. De plus, la fusion avec le passé qu'ils permettent de réaliser n'est qu'apparente. A l'exaltation que vit le personnage, succède l'inquiétude, à la fusion avec le passé «succède sans transition la déchirure. Il y a une distance abolie qui se retrouve et se creuse brusquement dans l'esprit»<sup>26</sup>. «On se dit: 'Il y a dix ans j'étais là', et on est là et on pense les même choses et tout intervalle est oublié. Puis il vous apparaît, cet intervalle, comme un immense précipice où le néant tournoie»<sup>27</sup>. Et à ce moment on se sent inévitablement coupé de son passé car «le temps devient [...] [le] vide qui sépare [...] irrémédiablement le moi présent du moi passé»<sup>28</sup>. «Comme c'était loin, tout cela! comme c'était loin»<sup>29</sup>, songe Emma. Et elle en arrive à douter d'avoir vécu ce qu'elle a vécu. Son passé lui apparaît dans un ailleurs, les événements, les lieux et le temps semblent baigner dans une irréalité. «Les premiers mois de son mariage, ses promenades à cheval dans la forêt, le vicomte qui valsait, et

---

<sup>22</sup> F. M a u r i a c. *Thérèse Desqueyroux*. In: *Oeuvres romanesques et théâtrales complètes*. Édition établie, présentée et annotée par J. Petit. T. 2. Paris: Gallimard («Bibliothèque de la Pléiade») 1979 p. 28. Toutes les références concernant *Thérèse Desqueyroux* renvoient à cette édition.

<sup>23</sup> Ibidem p. 29.

<sup>24</sup> Ibidem p. 28.

<sup>25</sup> Ibidem p. 51.

<sup>26</sup> G. P o u l e t. *Études sur le temps humain*. Paris: Plon 1950 p. 318.

<sup>27</sup> F l a u b e r t. *Correspondance* t. 3 p. 331-332.

<sup>28</sup> P o u l e t, op. cit. p. 318.

<sup>29</sup> F l a u b e r t. *Madame Bovary* p. 589.

Lagardy chantant, tout repassa devant ses yeux... Et Léon lui parut soudain dans le même éloignement que les autres»<sup>30</sup>.

Ainsi, la mémoire, au lieu d'approcher l'homme de son passé, semble l'en éloigner, tout en mettant en relief la distance qui l'en sépare. Entre le passé et le présent «reparaît une sorte de durée morte, temps négatif composé de destructions et d'absences, l'existence accomplie: 'Je sais mes ruines', dit Chateaubriand (*Essai sur la littérature anglaise, Oeuvres*, t. XIII, p. 282). Se souvenir alors, ce n'est plus abolir l'intervalle, unir le présent à l'existence retrouvée; c'est, au contraire, prendre la conscience la plus aiguë de cet intervalle; c'est sentir toute la distance qu'il faut franchir pour distinguer 'au fond désolé du gouffre intérieur', l'être ténébreux, lointain, du souvenir»<sup>31</sup>. Cet intervalle infranchissable, c'est, pour Mme Bovary, tout son destin accompli qui fait que l'époque heureuse, l'époque des illusions a passé sans retour. Pour Thérèse, c'est d'abord la «boue» du mariage, puis surtout son acte criminel qui anéantit tout son passé et qui la sépare du temps lumineux de l'enfance. La conscience condamne Thérèse à oublier ce qu'elle était pour n'être désormais que ce qu'est son crime.

Cependant, de même que les évasions imaginaires, toutes les autres tentatives de libération et d'évasion qu'entreprennent Emma Bovary et Thérèse Desqueyroux aboutissent à un échec et les rêves des deux femmes restent à jamais irréalisables. Enclines peut-être à trop demander à la vie, elles vont d'abord se heurter péniblement à toute une série d'obstacles que cette vie dresse devant elles. Leurs rêves et aspirations sont, en fait, inconciliables avec la réalité et c'est pourquoi tout ce que ces deux «incurables du bonheur»<sup>32</sup> peuvent faire, dans leur vie, c'est «se jeter contre l'obstacle, s'y meurtrir, et retomber épuisé[es] sur [elles]-même[s]. [...] Le rebord est toujours trop haut [...] Point de porte sur l'ailleurs. Le prisonnier retombe dans sa prison»<sup>33</sup>. Ainsi, ayant cherché la liberté, l'indépendance, Emma et Thérèse ne retrouveront que la claustration, l'emprisonnement dans leur coin de province. Ayant cherché l'amour, elles ne noueront que des liaisons fugitives, impuissantes à les défendre contre la solitude, l'ennui, le désespoir.

---

<sup>30</sup> Ibidem p. 670.

<sup>31</sup> P o u l e t, op. cit. p. XXXIV.

<sup>32</sup> F. M a u r i a c. *Journal*. T. 2. In: *Les Chefs d'oeuvre de François Mauriac*. T. 11. Paris: Grasset [s.d.] p. 207.

<sup>33</sup> J.-P. R i c h a r d. *La Création de la forme chez Flaubert*. In: *Littérature et sensation*. Paris: Seuil (coll. «Points») 1970 p. 227.

Mme Bovary et Thérèse Desqueyroux ne cessent d'abord de nourrir des rêves de fuite vers d'autres lieux, où elles discernent les possibilités d'une vie différente. Pourtant, malgré de nombreux efforts d'évasion, elles sont condamnées à vivre, l'une – toute sa vie, l'autre – une grande partie, dans leurs mornes villages de province. Même si le premier roman du cycle se termine par le départ de Thérèse pour Paris, cette libération n'est qu'illusoire. Thérèse ne trouve pas le bonheur dans sa fuite loin de l'étouffement d'Argelouse. Le sentiment de la solitude et de la captivité la suivent jusqu'à cet «ailleurs» longtemps rêvé et désiré.

La vie d'Emma n'est qu'une perpétuelle tentative de déplacement. La jeune femme désire toujours quitter le triste bourg de province où se déroule sa vie. Elle désire connaître des pays lointains que ses lectures lui ont présentés comme un paradis sur terre où l'existence humaine est facile et heureuse. Elle souhaite vivre à Paris où, comme il lui semble, la vie n'est qu'une suite de joies et de plaisirs. Pourtant Emma ne connaîtra ni Paris ni aucun de ces pays fantastiques. La joie d'un vrai départ ne lui sera jamais accordée. Le rêve de sa vie, la fuite avec Rodolphe n'aboutit pas. A la place de ce voyage, Emma ne connaîtra qu'un triste vagabondage dans un fiacre, par les rues de Rouen.

Les seuls déplacements, accessibles à Madame Bovary, sont ses voyages réguliers à Rouen où elle va rejoindre son amant. Et si ces déplacements, qui dans l'existence d'Emma constituent de vrais événements, lui permettent de s'échapper de sa prison, s'ils lui assurent une libération, cette libération, de même que toutes les autres, est une libération éphémère et illusoire. Après chaque déplacement, après chaque «évasion», Emma est ramenée inéluctablement à son point de départ. Les voyages à Rouen, comme auparavant le voyage à la Vaubyessard, ou les rencontres avec Rodolphe à la Huchette, ne lui offrent que de brefs moments de bonheur, car ce qui y succède, c'est l'irréremédiable rechute dans la réclusion. Les départs, «qui constituent des temps forts» dans la vie d'Emma, sont suivis du «temps amorphe, [du] temps de l'habitude anesthésiante et de l'indifférenciation»<sup>34</sup>. Après le retour, «la journée [est] longue le lendemain»<sup>35</sup>. Et c'est de nouveau l'ennui et la tristesse qui s'insinuent dans le cœur d'Emma. Il en est ainsi jusqu'au nouveau départ. Toujours ainsi. «Envol et chute, c'est le mouvement qui rythme [...] la vie psychologique de l'héroïne»<sup>36</sup>, remarque à juste titre Jean Rousset. Et pour cette raison, malgré d'innombrables tentatives d'évasion, malgré de nombreux déplacements, Emma reste toujours captive, toujours

---

<sup>34</sup> B r o m b e r t, op. cit. p. 55.

<sup>35</sup> F l a u b e r t. *Madame Bovary* p. 593.

<sup>36</sup> R o u s s e t, op. cit. p. 128.



prisonnière, prisonnière de son village de province, de sa maison, prisonnière de la monotonie de sa vie quotidienne.

Thérèse, elle aussi, n'a rien désiré autant que de s'évader loin de cet accablant pays qu'est Argelouse, où elle vivait solitaire et incomprise parmi les siens. Et c'est pour s'évader d'Argelouse, pour fuir la tutelle familiale, pour fuir cette maison qui est pour elle comme une prison qu'elle entreprend l'empoisonnement de son mari, de son geôlier. Mais le crime, cet acte libérateur, surgit du plus obscur d'elle-même, au lieu de la libérer, mettra le comble à son malheur et la condamnera à une stricte réclusion à Argelouse. Thérèse-bourreau deviendra la victime de son propre acte, deviendra la proie de sa propre famille. «Elle n'avait pas détruit cette famille, c'était elle qui serait donc détruite, [...] Sans que rien ne parût au dehors, ils allaient avec une lente méthode l'anéantir»<sup>37</sup>.

Le faux témoignage de Bernard, l'annonce du non-lieu libèrent Thérèse de la menace judiciaire. Mais libre, déjà à la sortie du Palais de Justice, elle a un pressentiment aigu que cette libération n'est qu'apparente et que justement maintenant elle deviendra plus prisonnière que jamais. Les images qui jouent sur la fermeture et la clôture suggèrent le destin qui attend Thérèse. La calèche conduit la jeune femme sous l'arc des pins dont «les cimes [...] se rejoignent», par une route des deux côtés de laquelle «se dress[e] une muraille sombre de forêt»<sup>38</sup>. Et Thérèse n'en doute plus qu'elle rentre à Argelouse pour y retrouver son ancienne prison.

De plus, cette prison d'Argelouse, cette réclusion de Thérèse qui auparavant n'étaient que «symbolique[s] devien[nent] [désormais] réelle[s]»<sup>39</sup>. Bernard, juge agressif et sévère, séquestre celle qui a offensé l'honneur de sa famille, l'honneur de son nom. «Ce qu'il y a de plus horrible au monde, c'est la justice séparée de la charité»<sup>40</sup>, écrit François Mauriac. Et justement aucune charité, aucune compassion dans le traitement de Thérèse par Bernard. Le sort de la jeune femme «est fixé à jamais»<sup>41</sup>.

Thérèse demeurera dans la vieille maison des Desqueyroux, seule, surveillée par un couple de domestiques malveillants. Et puisqu'elle n'a près d'elle personne avec qui elle puisse parler, personne qui sache la comprendre, son sentiment de solitude se renforce encore plus. «Bien que les hommes ne

---

<sup>37</sup> M a u r i a c. *Thérèse Desqueyroux* p. 82.

<sup>38</sup> Ibidem p. 21.

<sup>39</sup> J. P e t i t. *Notice*. In: M a u r i a c. *Oeuvres romanesques et théâtrales complètes* t. 2 p. 919.

<sup>40</sup> F. M a u r i a c. *L'Affaire Favre-Bulle*. In: *Oeuvres romanesques et théâtrales complètes* t. 2 p. 894.

<sup>41</sup> I d e m. *Thérèse Desqueyroux* p. 65.

l'aient pas reconnue coupable». Thérèse a la conviction d'être «condamnée à la solitude éternelle»<sup>42</sup>.

En outre, comme le note Joubert, c'est justement maintenant que tout répond pour faire de l'histoire de Thérèse celle «de la liberté étranglée»<sup>43</sup>. L'espace de la vie de Thérèse se rétrécit de plus en plus. Dans la maison, elle est condamnée à vivre dans sa chambre, «l'accès de toutes les autres pièces [lui] demeure interdit»<sup>44</sup>. A Argelouse, Bernard ne l'«empêche pas de courir les bois»<sup>45</sup>, mais l'hostilité des paysans fait qu'elle ne sort de chez elle que la nuit, «par une porte dérobée [et], évitant les maisons», marche rapidement «avec un coeur angoissé de gibier»<sup>46</sup>. Bientôt, d'ailleurs, ayant renoncé à ces promenades et, ne quittant plus sa chambre, Thérèse est amenée à y vivre comme une «emmurée vivante»<sup>47</sup>. Le décor triste et hostile d'Argelouse, de ce village à l'écart du monde, renforce encore son sentiment d'isolement et de claustration. Les pins, «pareils à une armée invisible [...] cernaient la maison. Ces gardiens dont elle écoute la plainte sourde, la verraient languir au long des hivers, haleter durant les jours torrides; ils seraient les témoins de cet étouffement lent»<sup>48</sup>. Désespérée, Thérèse ne se lève même plus, de sorte que l'espace de sa vie se borne à celui de son lit. Dans cette immobile existence de recluse, les rêveries et les souvenirs restent pour Thérèse la seule possibilité, bien qu'illusoire, de libération, d'évasion.

La vie de Thérèse ne sera désormais que la monotonie et le vide accablant des journées qui se succéderont ainsi, angoissantes, toujours pareilles, jusqu'à la mort. «Tous les jours à vivre dans cette chambre et puis ces semaines, ces mois...»<sup>49</sup> Oui, une «agonie interminable»<sup>50</sup>.

Le châtiment imposé à Thérèse par la famille provoque non seulement son dépérissement physique mais aussi, comme le remarque Joubert, son «amoindrissement moral»<sup>51</sup> qui se manifeste par l'abandon de sa volonté personnelle, par sa soumission, par son aptitude à obéir. Cette femme, qui se distinguait toujours par une indépendance de pensée et de comportement, dont

<sup>42</sup> Ibidem p. 25.

<sup>43</sup> A. J o u b e r t. *François Mauriac et Thérèse Desqueyroux*. Paris: A.-G. Nizet 1982 p. 20.

<sup>44</sup> M a u r i a c. *Thérèse Desqueyroux* p. 78.

<sup>45</sup> Ibidem p. 78.

<sup>46</sup> Ibidem p. 86-87.

<sup>47</sup> Ibidem p. 76.

<sup>48</sup> Ibidem p. 80.

<sup>49</sup> Ibidem p. 87.

<sup>50</sup> Ibidem p. 83.

<sup>51</sup> J o u b e r t, op. cit. p. 154.

les actes étaient motivés par le refus de «jouer un personnage»<sup>52</sup>, devient comme un mannequin disponible aux suggestions des circonstances, à la volonté des autres, bref à tout ce qu'elle récusait auparavant. Mais c'est le désespoir, c'est l'impossibilité d'envisager une issue qui provoquent cette inertie et indolence de Thérèse. Rien à faire que de «vivre, mais comme un cadavre entre les mains de ceux qui la haïssent. N'essayer de rien voir au delà»<sup>53</sup>. Thérèse sait pourtant que «rien ne peut arriver de pire que cette indifférence, que ce détachement total qui la sépare du monde et de son être même. Oui, la mort dans la vie: elle goûte la mort autant que la peut goûter une vivante»<sup>54</sup>.

D'Argelouse, Thérèse ne s'en évadera qu'au moment où Bernard lui aura rendu la liberté. Mais ce n'est ni la compassion ni la pitié qui dicte ce geste à son mari. Effrayé, il désire «coûte que coûte écarte[r] cette femme terrible, comme on va jeter à l'eau un engin qui d'une seconde à l'autre peut éclater»<sup>55</sup>. «Qu'elle aille se perdre ailleurs»<sup>56</sup>, songe-t-il. Et Thérèse ira effectivement se perdre ailleurs.

La jeune femme se réjouit d'abord à la pensée de son départ pour Paris. «Il lui semblait que les pins s'écartaient, ouvraient leurs rangs, lui faisaient signe de prendre le large»<sup>57</sup>. Mais à ce premier signe d'élargissement, d'ouverture, s'opposent bientôt d'autres images qui suggèrent que ce déplacement ne changera rien à la destinée de Thérèse et qu'elle quittera Argelouse pour trouver à Paris une nouvelle prison. «Paris: non plus les pins déchirés, mais les êtres redoutables; la foule des hommes après la foule des arbres»<sup>58</sup>. Le destin de la jeune femme se dessine durant son dernier entretien avec Bernard, lorsque «le flot humain bat la terrasse du café»<sup>59</sup> où Thérèse savoure sa liberté avant de s'enfoncer dans le «fleuve de boue et de corps pressés»<sup>60</sup>. «Elle contempla le fleuve humain, cette masse vivante qui allait s'ouvrir sous son corps, la rouler, l'entraîner. Plus rien à faire»<sup>61</sup>.

Thérèse se rend compte que son évasion sera manquée, que sa conquête de liberté ne sera qu'illusoire. C'est pourquoi, à peine libérée, elle désire

---

<sup>52</sup> M a u r i a c. *Thérèse Desqueyroux* p. 103.

<sup>53</sup> Ibidem p. 85.

<sup>54</sup> Ibidem p. 75.

<sup>55</sup> Ibidem p. 96.

<sup>56</sup> Ibidem p. 99.

<sup>57</sup> Ibidem.

<sup>58</sup> Ibidem p. 100.

<sup>59</sup> Ibidem.

<sup>60</sup> Ibidem p. 101.

<sup>61</sup> Ibidem p. 104.

regagner les pins de sa réclusion, elle voit naître en elle une pensée de réorientation spirituelle, un désir de perfectionnement intérieur. «Elle apercevait une lueur, une aube: elle imaginait un retour au pays secret et triste, – toute une vie de méditation, de perfectionnement dans le silence d'Argelouse: l'aventure intérieure, la recherche de Dieu...»<sup>62</sup> «Si Bernard lui avait dit: «Je te pardonne, viens...», elle se serait levée, l'aurait suivi»<sup>63</sup>. Mais Bernard est impitoyable, il n'est d'ailleurs pas capable de comprendre Thérèse, il ne veut même pas l'écouter, il s'empresse d'abandonner «cette folle»<sup>64</sup>. Ayant compris «que cet homme, une seconde rapproché, s'était de nouveau éloigné à l'infini»<sup>65</sup>, Thérèse, en proie à un sombre désespoir, a le sentiment de sa déréliction définitive. Au seuil de la liberté, au seuil de «la vraie vie», la jeune femme regrette de ne s'être pas donné la mort dans les Landes. Mais plus rien à faire, et, «ayant gagné la rue, [elle] marcha au hasard»<sup>66</sup>.

Thérèse reste à Paris aussi péniblement seule qu'à l'époque de sa séquestration à Argelouse. Partie à la recherche de la passion et de l'amitié, elle n'y a trouvé que l'agitation et «le désert de l'amour». Les liaisons qu'elle noue avec quelques hommes na dissipent en rien ses angoisses ni son sentiment de solitude. «Paris est une solitude peuplée; une ville de Province est un désert sans solitude»<sup>67</sup>, note François Mauriac. Dans la suite du cycle, Thérèse nous apparaît comme une créature errante, désespérée, désenchantée, au bord de la folie même. Le bilan de sa vie parisienne – c'est l'échec.

De plus, Thérèse, cette éternelle recluse, ne trouve pas à Paris la vraie liberté, la vraie indépendance. Elle reste pour toujours prisonnière, prisonnière de sa conscience, de cet acte un jour accompli, proie de la croyance dans la fatalité qui régit sa destinée.

Cependant, ce que Thérèse et Emma désirent le plus et ce qu'elles cherchent constamment, c'est l'amour, la passion. La parfaite union avec un être aimé adoucirait leur solitude et leurs angoisses et permettrait de transformer l'accablante réalité de leur vie en un temps dense et heureux, croient-elles. A Paris, Thérèse fait partie de «bandes joyeuses», elle noue également des liaisons avec Jean Azévédo, avec Phili. Emma connaît des instants de bonheur

<sup>62</sup> Ibidem p. 101-102.

<sup>63</sup> Ibidem p. 105.

<sup>64</sup> Ibidem p. 103.

<sup>65</sup> Ibidem.

<sup>66</sup> Ibidem p. 106.

<sup>67</sup> F. M a u r i a c. *La Province*. In: *Oeuvres romanesques et théâtrales complètes* t. 2 p. 723.

amoureux dans ses liaisons avec Rodolphe, puis avec Léon. Mais, bien que, grâce à l'amour, elles parviennent un moment à s'évader de l'étouffement du quotidien, aucune d'elles ne réalise définitivement ses désirs, aucune ne trouve le vrai amour.

Même si le bonheur amoureux est susceptible de tirer les héroïnes hors d'elles-mêmes, donc hors du temps, hors de «l'espace prison», il n'est, lui aussi, qu'une évasion éphémère et illusoire.

La fusion avec l'être aimé peut apporter aux deux femmes l'apparence de ce qu'elles cherchent. Dans l'amour, dans cette brève possession, elles peuvent trouver une jouissance brusque. Emma vit en effet des «moments éternels»<sup>68</sup> auprès de Rodolphe et de Léon. Mais ces sensations heureuses sont fuyantes et il n'y a aucune possibilité de les immobiliser ou de les prolonger. «Chez Flaubert, même dans ses grands jours de soleil, cet état n'est qu'entrevu»<sup>69</sup>. «Il faudrait oser parler de l'éternité brève de caresses»<sup>70</sup>. Brève, car la fusion totale de deux êtres, le bonheur ininterrompu, n'est pas possible. «A la fusion succède sans transition la déchirure»<sup>71</sup>. «Éternité indescriptible, éternité d'abîme, qu'on ne peut définir que comme la négation de l'éternité de plénitude à laquelle elle succède. Elle est l'absence infinie des choses dont on avait la présence, sorte de temps atrocement neutre puisque rien ne le meuble ni ne le traverse...»<sup>72</sup> Ainsi, chaque évasion d'Emma dans l'illusion de l'amour est suivie du retour inéluctable à la monotonie de la vie domestique, au prosaïsme du quotidien. Les moments d'extase amoureuse ne sont que de rares «allegros»<sup>73</sup>, suivis de «phases d'inertie et d'ennui qui sont aussi les adagios du roman, où le temps se vide, se répète, semble s'immobiliser»<sup>74</sup>.

Les liaisons amoureuses ne peuvent procurer que de rares et brefs instants de perfection amoureuse. Mais l'amour, ne devrait-il être un paroxysme permanent, une extase ininterrompue? Les êtres qui s'aiment, ne devraient-ils être «tout à eux, éternellement»<sup>75</sup>? L'adultère s'étant révélé incapable de produire un enivrement continu, une félicité ininterrompue, le seul désir

<sup>68</sup> P o u l e t, op. cit. p. 317.

<sup>69</sup> Ibidem p. 313.

<sup>70</sup> F. M a u r i a c. *Insomnie*. In: *Oeuvres romanesques et théâtrales complètes* t. 2 p. 258.

<sup>71</sup> P o u l e t, op. cit. p. 318.

<sup>72</sup> Ibidem p. 319.

<sup>73</sup> R. B o u r n e u f, R. O u e l l e t. *L'univers du roman*. Paris: P.U.F. (coll. «S.U.P.») 1975 p. 106.

<sup>74</sup> R o u s s e t, op. cit. p. 130.

<sup>75</sup> F l a u b e r t. *Madame Bovary* p. 642.

d'Emma Bovary est alors d'abandonner définitivement son mari, de rompre les chaînes conjugales, d'échapper à cette morne vie provinciale et de fuir avec son amant dans de fantastiques pays lointains pour y entreprendre ensemble l'aventure d'une vie nouvelle. Au dernier rendez-vous des amants, le bonheur d'Emma va jusqu'au délire, elle fait en un moment l'expérience du paradis. Mais, «le tragique de l'expérience paradisiaque, chez Flaubert, ce n'est pas seulement, comme dans l'oeuvre de Baudelaire, son caractère ambigu, instable et fuyant, sa tendance à se renverser en une expérience infernale [...]: c'est sa nature illusoire [...] L'instant éternel, entrevu par Emma, dépend entièrement de la volonté arbitraire d'autrui. Il est donc perdu d'avance et s'ouvre sur le vide de l'abandon et de la trahison, qui n'a cessé de sous-tendre l'illusoire jouissance du paradis. L'éternité de l'instant paradisiaque cachait depuis toujours une autre réalité, «éternité d'abîme»...»<sup>76</sup>

Le bonheur d'Emma et de Thérèse, ces instants de jouissance dépendent toujours de celui qu'elles aiment et dont elles attendent la réciprocité, et qui pourtant, en définitive, leur échappe toujours. L'être aimé leur échappe puisque, comme le note Flaubert, «jamais deux êtres n'aiment en même temps»<sup>77</sup> et que l'amour n'est pas, comme elles le croient, «abandon à l'Autre, mais guerre implacable que se font deux vanités rivales»<sup>78</sup>. Tout espoir de réciprocité, de cette fusion parfaite, se dissipe, lorsque l'amour, cette communion de deux êtres, comme Emma et Thérèse l'imaginaient, apparaît comme une lutte entretenue par la jalousie et le mensonge. Le bonheur amoureux est donc fondé sur l'illusion et pour cette raison inévitablement voué à l'échec. Et pour Emma, de même que pour Thérèse, il s'achève toujours dans «les sèches réalités de l'égoïsme, de l'indifférence et de la trahison»<sup>79</sup>.

De plus, ce n'est que notre illusion, notre désir, qui transforme l'être aimé en un être unique, extraordinaire, précieux. Cependant «l'être chéri est presque toujours ce Pauvre, glorifié mais démuné de tout et qui n'a rien à nous donner, à nous qui sommes à cause de lui dans les flammes»<sup>80</sup>. «Il y a un moment très court [...] où [l'être aimé] nous apparaît tel qu'il est, sans rien de ce que notre folie lui prête. [...] Une seconde où nous pouvons sur-

<sup>76</sup> Cl. V i g é e. *L'Ambivalence de l'image mythique chez Flaubert*. In: Ch. C a r l u t (sous la dir. de). *Essais sur Flaubert*. Paris: A.-G. Nizet 1979 p. 163-164.

<sup>77</sup> Cité par R. G i r a r d. *Mensonge romantique et vérité romanesque*. Paris: Grasset (coll. «Pluriel») 1978 p. 128.

<sup>78</sup> G i r a r d, op. cit. p. 128.

<sup>79</sup> V i g é e, op. cit. p. 182.

<sup>80</sup> M a u r i a c. *La Fin de la nuit* p. 151.

prendre les trucs de la passion... Mais nous aimons trop notre souffrance pour en profiter»<sup>81</sup>.

Lucide, Thérèse est capable de dénoncer très tôt l'imperfection de ses amants et de comprendre sur quoi reposent les relations amoureuses. Elle sait bien que «la jalousie est l'unique preuve que nous sommes aimés»<sup>82</sup>. Ce qui importe, c'est de maintenir le sentiment de jalousie de l'autre, de ne pas lui avouer sa passion. La victoire appartient en effet à celui des deux amants qui soutient le mieux le mensonge. Révéler son désir, c'est perdre pour jamais l'être aimé. Les amoureux doivent «dissimuler comme une plaie de leur nature cette angoisse panique, cette tendresse désespérée devant une seule créature; – désespérée, parce que pour eux toute passion est illusoire: ce que l'on tient n'est déjà plus là: à chaque minute se pose à nouveau la question de savoir si l'on est encore aimé, s'il n'y a pas eu de fléchissement»<sup>83</sup>. Thérèse «songeait aux heures de sa vie où elle avait été tout près d'entendre ce «je vous aime»», mais si elle avait presque vu se formuler les mots au bord des lèvres, toujours, à la dernière seconde, par une triste rouerie, l'adversaire les avait retenus. Et elle-même, que de fois avait-elle serré la bouche pour empêcher l'aveu qui eût assuré sa défaite. Car tout le jeu avait toujours tenu dans cette pauvre ruse, dans cette terreur que l'autre se rassure et devienne indifférent»<sup>84</sup>.

Thérèse connaît bien les règles du jeu, mais elle s'accroche trop à l'amour pour savoir mener le jeu. Pourtant une erreur commise, le jeu est perdu. «Il faut avoir subi ce supplice pour comprendre ce que cela signifie. Ne plus même exister aux yeux de celui qui, pour nous existe seul... On ferait n'importe quoi pour attirer son attention»<sup>85</sup>. On consent à tous les sacrifices, jusqu'au plus pénible, celui de son orgueil. Et ainsi Thérèse, elle avance toujours plus loin dans la voie de la soumission, de l'humilité qui auparavant lui auraient paru révoltantes, odieuses. Tout en vain. Sûrs d'être aimés, ses amants ne tiennent plus à elle. Jean Azévédo, puis Phili, délaissent Thérèse, l'abandonnent seule, désolée, «secrètement disponible»<sup>86</sup>.

Emma est, de même que Thérèse, victime de l'égoïsme et de l'hypocrisie de ses amants. Mais elle est aussi victime de ses propres illusions, de son

---

<sup>81</sup> I d e m. *Thérèse chez le docteur*. In: *Oeuvres romanesques et théâtrales complètes* t. 3 p. 14. Toutes les références concernant *Thérèse chez le docteur* renvoient à cette édition.

<sup>82</sup> I d e m. *La Fin de la nuit* p. 136.

<sup>83</sup> Ibidem p. 151.

<sup>84</sup> Ibidem p. 144-145.

<sup>85</sup> M a u r i a c. *Thérèse chez le docteur* p. 14.

<sup>86</sup> M. S u f f r a n. *François Mauriac*. Paris: Seghers (coll. «Ecrivains d'hier et d'aujourd'hui») 1973 p. 133.

manque de lucidité. Lorsque Léon ou Rodolphe entreprennent le jeu de séduction, ils jouent devant Emma une comédie d'amour qui fait que la jeune femme croit à la sincérité de leurs sentiments. Les propos que les deux hommes lui tiennent, tout en lui rappelant des scènes d'amour de ses lectures, de délicats princes, de romantiques chevaliers, font que l'imagination d'Emma attribue à la personne de ses amants toutes les qualités de marque. Elle les croit sentimentaux, romantiques, capables de grandes passions. Elle ne se rend pas compte qu'ils sont rien moins que sentimentaux et romantiques et qu'ils ne la séduisent que pour l'abandonner sans scrupules au moment où ils constatent qu'il est temps «d'être sérieux»<sup>87</sup>. Emma ne se rend pas compte non plus que leurs aveux sont vides. Rodolphe, qui est un séducteur perfide et rusé, ne pense, dès le début, que «comment s[e] débarrasser ensuite»<sup>88</sup> de cette maîtresse qui sera peut-être trop ennuyeuse. Lorsqu'il devine qu'il n'est pas indifférent à Emma, il se dit: «N'y retournons pas de sitôt, ce serait une faute»<sup>89</sup>. Amoureuse, Emma est trop confiante, trop soumise. Une fois cette femme séduite, ses amants commencent à marquer de l'indifférence, ne répondent plus au sentiment qu'ils inspirent. Rodolphe, «sûr d'être aimé, [...], ne se gêna plus, et insensiblement ses façons changèrent. Il n'avait plus, comme autrefois, de ces mots si doux qui la faisaient pleurer, ni de ces véhémentes caresses qui la rendaient folle; si bien que leur grand amour, où elle vivait plongée, parut se diminuer sous elle, comme l'eau d'un fleuve qui s'absorberait dans son lit et elle aperçut le vase. Elle n'y voulait pas croire; elle redoubla de tendresse; et Rodolphe de moins en moins cacha son indifférence»<sup>90</sup>. De même Léon, passées les premières ivresses, il se montre fatigué d'Emma, las des visites continuelles de la jeune femme. Les deux hommes en arrivent à trouver Emma trop exaltée, trop naïvement sentimentale. Rodolphe n'est pas capable de comprendre «tout ce trouble dans une chose aussi simple que l'amour»<sup>91</sup> car, autant l'amour est tout pour Madame Bovary, autant, pour Rodolphe, il ne signifie rien. Léon, lui aussi, «s'ennuyait maintenant lorsqu'Emma, tout à coup sanglotait sur sa poitrine; et son coeur, comme les gens qui ne peuvent endurer qu'une certaine dose de musique, s'assoupissait d'indifférence au vacarme d'un amour dont il ne distinguait plus les délicatesses»<sup>92</sup>. La fatalité de l'incompréhension poursuit Emma. Enfermés dans leur propre monde, ses amants se refusent de pénétrer dans

---

<sup>87</sup> F l a u b e r t. *Madame Bovary* p. 672.

<sup>88</sup> Ibidem p. 618.

<sup>89</sup> Ibidem p. 626.

<sup>90</sup> Ibidem p. 632.

<sup>91</sup> Ibidem p. 637.

<sup>92</sup> Ibidem p. 672.



l'univers intérieur de la jeune femme. Ils sont d'ailleurs incapables de soupçonner, dans les propos banals d'Emma, l'authenticité des émotions et une indéniable sincérité des sentiments de celle-ci. Pourtant, ces hommes pratiques n'hésitent pas à jouer une comédie d'amour aussi longtemps que cela sert leurs projets. Rodolphe, «en séducteur préoccupé seulement de son but, accepte bien de jouer le rôle sentimental que sa maîtresse lui assigne, tant qu'il ne le contraint à autre chose qu'à des serments et à des phrases. Mais Emma Bovary entend que l'amour absolu, tel qu'elle imagine l'éprouver, tel qu'elle imagine l'inspirer, produise ses derniers effets; elle veut s'enfuir avec son amant dont la passion vulgaire ne comporte pas de telles conséquences. Devant cette sommation de la fiction, Rodolphe reprend son véritable personnage. Il cesse de répondre à la fiction par la fiction et le rêve d'Emma se brise au contact de cette réalité qu'elle a imprudemment suscitée»<sup>93</sup>. Pour prendre la fuite avec Emma, Rodolphe devrait quitter ses biens, abandonner le confort et l'aisance de sa vie. Il n'a pas l'intention de risquer son bien-être et sa tranquillité pour s'engager dans une passion à laquelle d'ailleurs il ne croit point. «- Car enfin, exclamait-il, en gesticulant, je ne peux pas m'expatrier, avoir la charge d'une enfant [...] Et d'ailleurs, les embarras, la dépense... Ah! non, non, mille fois non! Cela eût été trop bête!»<sup>94</sup> Après avoir dépravé et dégradé sa maîtresse, Rodolphe l'abandonne sans scrupules. De même Léon, à la longue fatigué d'Emma, songe à la rupture avec elle. Il croit d'ailleurs qu'il est temps de se marier et que la liaison avec cette femme mariée ne fait que le compromettre. «Léon enfin avait juré de ne plus revoir Emma; et il se reprochait de n'avoir pas tenu sa parole, considérant tout ce que cette femme pourrait encore lui attirer d'embarras et de discours, sans compter les plaisanteries de ses camarades [...] D'ailleurs, il allait devenir premier clerc: c'était le moment d'être sérieux. Ainsi renonçait-il à la flûte, aux sentiments exaltés, à l'imagination: car tout bourgeois, dans l'enchantement de sa jeunesse, ne fût-ce qu'un jour, une minute, s'est cru capable d'immenses passions, de hautes entreprises. Le plus médiocre libertin a rêvé de sultanes; chaque notaire porte en lui les débris d'un poète»<sup>95</sup>.

Malgré sa passion, Emma ne peut ne pas découvrir que ses amants ne sont pas à la mesure de ses rêves. Elle aperçoit un jour que Léon est «incapable d'héroïsme, faible, banal, plus mou qu'une femme, avare d'ailleurs, pusillanime»<sup>96</sup>. Mais sa faculté d'illusion est si grande et elle croit tant à

---

<sup>93</sup> J. de G a u l t i e r. *Le Bovarysme*. Paris: Mercure de France 1921 p. 23-24.

<sup>94</sup> F l a u b e r t. *Madame Bovary* p. 642.

<sup>95</sup> Ibidem p. 672.

<sup>96</sup> Ibidem p. 669.

l'amour qu'elle est incapable de s'en remettre à cette brève impression. Tout de suite après, Emma voit Léon comme «un autre homme, un fantôme fait de ses plus ardents souvenirs, de ses lectures les plus belles, de ses convoitises les plus fortes»<sup>97</sup>. De même, au moment de la rupture avec Rodolphe, Madame Bovary a le pressentiment que celui-ci n'a pas rempli ses espérances. Mais tant qu'elle le peut, elle s'obstine à croire à la fiction et c'est pourquoi, ruinée, c'est à Rodolphe qu'elle s'adresse, c'est son secours qu'elle cherche. Mais lorsque Rodolphe refuse de l'aider et la repousse, la vérité, qui n'a jamais cessé de se dévoiler, se présente à Emma dans toute sa vulgarité et cruauté. Malgré sa puissance d'illusion, Emma ne sera plus capable de sauver sa foi dans la passion, puisque, en effet, «il ne faut pas toucher aux idoles, la dorure en reste aux mains»<sup>98</sup>. Ayant perdu l'amour et, après cette dernière déception, la faculté même d'aimer, Emma Bovary a perdu ce qui constituait l'unique sens de sa vie. Et sa mort est plutôt la conséquence de ses désillusions amoureuses que de la ruine financière.

Pourtant, à côté des obstacles extérieurs qui rendent «l'évasion» et le bonheur des deux femmes impossibles, il n'est pas difficile de discerner d'autres obstacles, des obstacles intérieurs, qui résultent du caractère, de la nature des héroïnes. L'enfer est au dedans d'elles-mêmes. A la formule de Sartre: «L'Enfer c'est les Autres»<sup>99</sup>, on pourrait ajouter une autre, aussi juste, semble-t-il, dans le cas de Thérèse Desqueyroux que dans celui de Madame Bovary: «l'enfer c'est nous-mêmes». Leur enfer, c'est d'abord leur faculté d'illusion, de rêve. L'enfer d'Emma, c'est aussi son insatiabilité qui ne lui permet pas de jouir de ce qu'elle parvient à atteindre, c'est son désir effréné qui provoque sa dépravation et sa chute définitive. Et, bien que l'on puisse déceler un principe d'insatiabilité aussi chez Thérèse, le pire enfer pourtant et la prison de cette femme est le fardeau du crime qui pèse sur sa conscience. Sa profonde lucidité ne lui permet de jamais dissiper le cauchemar de cet acte. Ainsi, «chaque fois que le maître recommence à désirer et s'avance vers l'objet, il croit quitter cette prison mais il l'emporte avec lui comme son auréole le saint. Le maître poursuit donc indéfiniment sa morne exploration de la réalité»<sup>100</sup>. Les deux femmes pourraient donc répéter indéfiniment leurs expériences car, même si elles réussissent à échapper aux

---

<sup>97</sup> Ibidem p. 672.

<sup>98</sup> Ibidem p. 669.

<sup>99</sup> J.-P. Sartre. *Huis clos*. Paris: Gallimard (coll. «Folio») 1972 p. 92.

<sup>100</sup> Girard, op. cit. p. 191.

obstacles extérieurs, les contraintes intérieures, s'avérant infranchissables, rendront stériles tous leurs efforts.

Le malheur d'Emma est son insatiabilité, son inapaisable désir. Ce qu'elle a toujours cherché, c'était le bonheur amoureux, la jouissance. Pourtant rien ni personne ne peut combler cette éternelle insatisfaite. Aucune expérience, aucun accomplissement ne peut satisfaire sa soif perpétuelle d'autre chose. Tout bonheur se dissipe pour elle dès l'instant qu'il est atteint. «La jouissance est toujours en disproportion avec le désir»<sup>101</sup>. Même dans cette perfection amoureuse qu'est l'adultère, le cœur d'Emma reste vide, l'héroïne se sent loin de ses rêves et constate la chute de ses illusions. Et, ce n'est pas seule la réalité qui est la source de l'insatisfaction perpétuelle de Mme Bovary. Le principe de son insatiabilité réside en elle-même. Son âme n'a «en elle de quoi suffire à une saveur continue d'extase»<sup>102</sup>. «Le mensonge du désir [...] fait osciller [Emma] entre la brutalité meurtrière des circonstances et les impuissances plus irrémédiables encore de [sa] sensibilité»<sup>103</sup>.

Après avoir vécu, auprès de Rodolphe, quelques instants d'intensité, de perfection amoureuse, Emma voit s'installer à nouveau dans son cœur la tristesse, l'ennui, le désespoir. Emma était capable de croire à la monotonie et à l'ennui du mariage. Il s'est avéré pourtant que même avec son amant «au bout de six mois, quand le printemps arriva, ils se trouvaient, l'un vis-à-vis de l'autre, comme deux mariés qui entretiennent une flamme domestique»<sup>104</sup>. Il s'est avéré que, pour Emma, l'idéal n'était pas accessible même dans l'adultère, dans cette situation privilégiée qui réalisait la fuite hors du quotidien, qui représentait le type de bonheur parfait. Emma Bovary ressemble en fait à ces héros stendhaliens ou proustiens dont René Girard dit que «ce n'est d'ailleurs pas l'absence de jouissance physique qui le[s] déçoit [...] lorsqu'il[s] possède[nt] enfin l'objet de [leur] désir. La déception est proprement métaphysique»<sup>105</sup>. «Le sujet désirant n'étreint que du vide lorsqu'il s'empare de l'objet. Il possède l'objet, mais cet objet perd toute valeur du fait même qu'il se laisse posséder»<sup>106</sup>. «Ce n'est que cela!»<sup>107</sup>,

---

<sup>101</sup> P. B o u r g e t. *Gustave Flaubert*. In: *Essais de Psychologie contemporaine*. Paris: A. Lemerre [s.d.] p. 145.

<sup>102</sup> Ibidem p. 145.

<sup>103</sup> Ibidem p. 141-142.

<sup>104</sup> F l a u b e r t. *Madame Bovary* p. 632.

<sup>105</sup> G i r a r d, op. cit. p. 106-107.

<sup>106</sup> Ibidem p. 191.

<sup>107</sup> Cité ibidem p. 106.

la fameuse exclamation stendhalienne pourrait être attribuée à Madame Bovary qui, comme Salammbô, «restait mélancolique dans son rêve accompli»<sup>108</sup>.

Cependant, les désillusions n'empêchent pas de nouvelles recherches et ne prouvent pas l'absurdité des rêves et l'inutilité de toutes les expériences. «Le héros reconnaît qu'il s'est trompé. L'objet n'a jamais eu la valeur initiatique qu'il lui attribuait, mais cette valeur, il la rapporte ailleurs, dans un second objet, dans un second désir»<sup>109</sup>.

Ainsi, abandonnée par Rodolphe, Emma retrouve l'équilibre auprès de Léon. Elle goûte un vif plaisir dans ses départs pour Rouen, jusqu'au jour où elle constate qu'entre les bras de Léon elle n'éprouve pas le bonheur qu'elle imaginait auparavant. «Son imagination à propos d'un événement à venir lui permet de se configurer des félicités et des douleurs excessives; puis l'événement une fois survenu, l'observateur se regarde, constate la disproportion entre ce qu'il attendait d'émotion et ce qu'il éprouve réellement et le contraste est tel que la sécheresse en résulte aussitôt, ou du moins ce morne désespoir, fait de la conviction de l'impuissance sentimentale qui pousse l'homme aux pires expériences»<sup>110</sup>. Ainsi Emma «se promettait continuellement, pour son prochain voyage, une félicité profonde; puis elle s'avouait ne rien sentir d'extraordinaire»<sup>111</sup>. Il ne suffit donc pas d'imaginer le bonheur pour être heureuse, il ne suffit pas non plus de vouloir aimer pour aimer toujours. Emma constate que Léon lui devient de plus en plus indifférent. Elle constate que leur amour s'achève aussi dans l'ennui. «Il s'ennuyait maintenant lorsque Emma tout à coup sanglotait sur sa poitrine. Elle était aussi dégoûtée de lui qu'il était fatigué d'elle. Emma retrouvait dans l'adultère toutes les platitudes du mariage»<sup>112</sup>.

Madame Bovary prend finalement conscience que, même si elle parvient un moment à réaliser ses rêves, son bonheur est nécessairement condamné à la désillusion. «N'importe, elle n'était pas heureuse, ne l'avait jamais été. D'où venait donc cette insuffisance de la vie, cette pourriture instantanée des choses où elle s'appuyait. [...] Rien d'ailleurs ne valait la peine d'une recherche. Tout mentait! Chaque sourire cachait un bâillement d'ennui, chaque joie une malédiction, tout plaisir son dégoût, et les meilleurs baisers ne vous laissaient sur les lèvres qu'une irréalisable envie d'une volupté plus haute»<sup>113</sup>. Emma pourtant ne se rend pas compte que c'est en elle qu'elle

---

<sup>108</sup> G. Flaubert. *Salammbô*. In: *Oeuvres complètes* t. 1 p. 760.

<sup>109</sup> Girard, op. cit. p. 107.

<sup>110</sup> Bourget, op. cit. p. 136-137.

<sup>111</sup> Flaubert. *Madame Bovary* p. 669.

<sup>112</sup> Ibidem p. 672.

<sup>113</sup> Ibidem p. 670.

porte l'inaptitude à trouver le bonheur. Sa dernière illusion est de n'accuser de ses déceptions que la réalité. «Ah, si dans la fraîcheur de sa beauté, avant les souillures du mariage et la désillusion de l'adultère, elle aurait pu placer sa vie sur quelque grand coeur solide, alors la vertu, la tendresse, la volupté et le devoir se confondant, jamais, elle ne serait descendue d'une félicité haute...»<sup>114</sup>, croit-elle. Paul Bourget remarque qu'«elle est de bonne foi [...] lorsqu'elle condamne l'odieuse vilenie des circonstances qui la garotent. Et cependant, cette félicité si haute lui eût été accordée, ce grand coeur solide se serait offert, que cela même n'eût pas comblé l'abîme plaintif et trop profond de son coeur à elle»<sup>115</sup>. Emma appartient en effet à la postérité de René, de ce René que «les déserts n'avaient pas plus satisfait [...] que le monde et [qui], dans l'insatiabilité de ses vagues désirs, [...] avait déjà tari la solitude comme il avait épuisé la société»<sup>116</sup>.

Le malheur d'Emma est sa faculté de rêve, sa propension à imaginer l'impossible, à vivre par avance son bonheur futur. Son mal, c'est «le mal d'avoir connu l'image de la réalité avant la réalité, l'image des sensations et des sentiments avant les sensations et les sentiments»<sup>117</sup>. Les désillusions d'Emma, sa perpétuelle insatiabilité sont en grande partie la conséquence de la disproportion entre ce qu'elle s'imaginait éprouver et ce qu'elle ressent réellement lorsqu'elle parvient à réaliser ses désirs. «Tout à la fois tournée vers le rêve et son accomplissement, elle ne tirera jamais une entière satisfaction des accomplissements, parce que, semblable à l'idéal, semblable à l'horizon qui toujours se dérobe, le rêve défie à la réalité et la rend dérisoire, quelle qu'elle soit»<sup>118</sup>. «La haine du réel est à vrai dire si forte chez Mme Bovary, qu'elle pourrait la contraindre à répudier son propre rêve, s'il venait, par impossible, à prendre lui-même la forme d'une réalité. Cette haine, conséquence de son idéalisme exaspéré, exige en effet qu'elle nie, qu'elle ruine et métamorphose tout ce qui est parvenu à se constituer, tout ce qui est sorti du virtuel, tout ce qui est devenu. Elle est la soeur de cette enfant, à qui Baudelaire dédiait son poème des *Bienfaits de la lune*, et à qui l'astre prédit: «Tu aimeras... le lieu où tu ne seras pas, l'amant que tu ne connaîtras pas». On voit en elle un principe d'insatiabilité, un principe de rupture de tout équilibre, de toute harmonie, de toute paix, de tout repos, un

---

<sup>114</sup> Ibidem p. 650.

<sup>115</sup> B o u r g e t, op. cit. p. 141-142.

<sup>116</sup> Cité par B o u c h e z, op. cit. p. 59.

<sup>117</sup> B o u r g e t, op. cit. p. 149.

<sup>118</sup> R. B i s m u t. *Madame Bovary, roman du constat de l'échec. Notes de lecture.* «Les Lettres Romanes» 28:1974 n° 4 p. 316.

principe de fuite...»<sup>119</sup> Ce que Jean-Pierre Richard note à propos de Flaubert est valable aussi, semble-t-il, pour Emma Bovary. «Dès qu'une possibilité d'établissement se propose, il la fuit avec horreur; car [...] son être véritable [...] réside justement dans la velléité pure. [...] Virginité totale, disponibilité comme le dira Gide. Flaubert est le premier grand écrivain français à cultiver délibérément en lui le pouvoir qu'a la jeunesse de sauvegarder tous les possibles, et à considérer la vie comme une adolescence continuée»<sup>120</sup>.

Ainsi, d'innombrables obstacles empêchent Emma et Thérèse de trouver le bonheur. Pourtant, quel qu'il soit, «l'obstacle ne fait qu'exacerber le désir et le rendre plus démentiel»<sup>121</sup>, d'où résulte leur quête frénétique, leur quête acharnée de l'amour, de la jouissance, cette quête qui les précipite sur les voies sans issue de l'illusoire bonheur.

La malédiction d'Emma est qu'elle devient une obsédée de l'inassouvissement. Malgré de nombreuses déceptions et désillusions, les désirs d'Emma ne veulent pas s'éteindre. Au contraire, ils grandissent, Emma, saisie d'une faim démesurée, se jette «dans un cycle infernal de gourmandises»<sup>122</sup> et sa quête, tout en aboutissant à un échec, amène l'héroïne aux «ténèbres du chaos intérieur»<sup>123</sup>. Chez Flaubert, comme le remarque J.-P. Richard, «la voracité se montre toujours tragique»<sup>124</sup>. «La vie n'est-elle pas une indigestion continue?»<sup>125</sup> «Emma se jette goulûment sur toutes les proies: et voulant tout irrémédiablement consommer, elle ne peut rien retenir. Tout l'abandonne et ses expériences l'appauvrissent au lieu de l'enrichir»<sup>126</sup>.

Il en va de même pour Thérèse. Bien que plus lucide, bien qu'elle sache que toute relation est inutile et tout bonheur illusoire, elle se jette, elle aussi, sur toutes les proies, elle se lance dans toutes les aventures. Quoique les liaisons fugitives soient incapables de combler son désir, ce désir renaît sans cesse et fait que Thérèse se raccroche toujours, comme à quelque chose d'infini, à la rencontre la plus banale. «Il avait donc suffi de ce regard et j'étais prête encore à tout subir! Aussi peu que ce fût, je commencerais par être heureuse. Je savais qu'il faudrait payer très vite. Mais j'écartais cette

---

<sup>119</sup> De G a u l t i e r, op. cit. p. 32-33.

<sup>120</sup> R i c h a r d, op. cit. p. 171, 172.

<sup>121</sup> B r o m b e r t, op. cit. p. 86.

<sup>122</sup> R i c h a r d, op. cit. p. 219.

<sup>123</sup> Ibidem p. 190.

<sup>124</sup> Ibidem p. 143.

<sup>125</sup> G. F l a u b e r t. *Correspondance*. T. 2. Paris: Conard 1926 p. 47.

<sup>126</sup> R i c h a r d, op. cit. p. 142.

pensée»<sup>127</sup>, songe Thérèse. La jeune femme, menée par son feu intérieur, par son tourment d'amour inassouvi, cherche constamment qui «êtreindre», qui «dévorer». Son «amour est ce démon qui erre à travers les lieux arides jusqu'à ce qu'il ait découvert une créature à sa convenance, et se jette sur elle. Et quand cette créature est détruite, le démon de [son] amour erre de nouveau, [...] obéissant à sa loi qui est de partir à la recherche d'un nouvel être et de s'abattre sur lui pour s'en nourrir»<sup>128</sup>. Le temps passe, mais le cœur inapaisé de Thérèse ne consent pas à vieillir. Une force aveugle entraîne Thérèse, la possède, effaçant jusqu'à l'objet de son désir même. «Plus rien à attendre de l'amour, aussi inconnu maintenant qu'aux jours de ma jeunesse. Je ne sais rien de lui hors le désir que j'en ai: ce désir qui, tout à la fois, me possède et m'aveugle, qui me jette sur tous les chemins morts, qui me cogne à des murs, me fait trébucher dans des fondrières, me couche exténuée, dans des fossés pleins de boue»<sup>129</sup>. «De sorte que tu pourrais compter ces chutes... Encore, presque toujours a-t-il fallu l'appât de la tendresse; ton cœur fut toujours intéressé dans les pires aventures. [...] Cette certitude où je suis, dès le début dans une aventure de cette sorte, qu'il s'agit là d'une duperie, et que cet homme n'est qu'un prétexte... C'est cela: des prétextes dont mon cœur s'est presque au hasard saisi. Presque au hasard: mon amour est une taupe, une bête sans yeux»<sup>130</sup>. Michel Suffran remarque à juste titre que «si l'amour permettait réellement à l'être de posséder un autre être, peut-être cesserait-il d'entretenir en lui cette torturante soif d'infini. Or la plupart des héroïnes mauriaciennes apparaissent comme des frustrées, des inassouviées. Ces Bovary métaphysiques sont emportées vers l'abîme par une rage de possession insatisfaite, et un don de soi-même bafoué les précipite vers les pires égarements»<sup>131</sup>.

Pourtant, si la recherche dans laquelle Emma et Thérèse s'engagent, découle en vérité d'un désir d'infini, d'une quête d'absolu, par quelle malédiction ce qui se veut infini précipite les héroïnes sur les voies de la perte et de la déchéance? Et c'est parce que leur recherche est poussée jusqu'à la frénésie, jusqu'à la violence. La violence est toujours destructrice et, de plus, «cette frénésie que [l'on] dirige contre les choses, [on] ne peu[t] plus, à partir d'un certain niveau d'exaspération, l'empêcher de s'exercer

---

<sup>127</sup> F. M a u r i a c. *Thérèse à l'hôtel*. In: *Oeuvres romanesques et théâtrales complètes*. t. 3 p. 65. Toutes les références concernant *Thérèse à l'hôtel* renvoient à cette édition.

<sup>128</sup> Ibidem p. 61.

<sup>129</sup> Ibidem p. 74.

<sup>130</sup> Ibidem p. 62.

<sup>131</sup> S u f f r a n, op. cit. p. 138-139.

contre [soi]-même»<sup>132</sup>. Cette recherche frénétique, violente, est le principe de la désintégration intérieure d'Emma et de Thérèse, le principe de leur dépravation et de leur perte. Emma, par exemple, vole de l'argent à son mari, contracte des dettes jusqu'à provoquer la ruine financière de leur ménage. Elle recourt de plus en plus fréquemment au mensonge, au point d'en faire sa manière d'être. Elle est de plus en plus voluptueuse, «gourmande». Sa sensualité devient excessive. Emma perd toute pudeur, toute morale. Le violent désir que Mme Bovary a déchaîné mène maintenant le jeu et se tourne finalement contre elle-même. Il cause non seulement sa déchéance, mais il fait naître aussi une pulsion qui porte l'héroïne vers la mort. Et elle se jette sur le poison avec la même fureur qu'elle s'est toujours jetée sur tout. Thérèse, elle aussi, s'enlise dans un «fleuve de boue» d'où elle ne sortira que peu avant sa mort, au moment où, faisant un effort surhumain, elle ne se résigne plus à elle-même et renonce à l'amour du garçon destiné à sa fille. Et elle rentre à Argelouse, non pas pour connaître le bonheur, qui lui sera refusé jusqu'à la fin de ses jours, mais pour connaître la paix amère du renoncement.

Cependant, la pire fatalité intérieure de Thérèse est sa profonde lucidité. Comme le note Michel Suffran, «Mauriac semble bien recréer le 'huis clos' d'un authentique enfer sartrien. L'homme n'est plus qu'un regard impitoyablement braqué sur lui-même, un regard dévorant auquel il n'a pas la moindre chance d'échapper. Il est le 'juge-pénitent' dont parle Camus dans *La Chute*»<sup>133</sup>. Et Thérèse quitte sa prison d'Argelouse pour trouver à Paris une autre prison, celle de sa conscience. Sa lucidité empêche Thérèse de jamais oublier son acte criminel. «Une complaisante défaillance du souvenir permet à la plupart de vivre en paix. Tout s'efface pour eux, de ce qu'ils ont tissé dans la trame de leur vie. Les femmes, surtout, sont une espèce sans mémoire; c'est ce qui leur assure, à travers toutes les horreurs ces yeux d'enfants: ils n'ont rien reflété de ce qu'elles ont commis. Sur ce point, je ne ressemble pas aux autres femmes»<sup>134</sup>, avoue Thérèse. Comme tous les héros mauriaciens, elle ignore en effet et dédaigne «cette habileté à se duper soi-même, qui aide à vivre la plupart des hommes»<sup>135</sup>. Le sentiment de culpabilité suivra donc Thérèse jusqu'à la fin de sa vie et l'habitera jusqu'à l'horreur, jusqu'à l'obsession.

---

<sup>132</sup> R i c h a r d, op. cit. p. 197.

<sup>133</sup> S u f f r a n, op. cit. p. 111.

<sup>134</sup> M a u r i a c. *Thérèse à l'hôtel* p. 60.

<sup>135</sup> I d e m. *Le Noeud de Vipères*. In: *Oeuvres romanesques et théâtrales complètes* t. 2 p. 388.



Le crime de Thérèse prend ainsi l'aspect d'un piège qu'elle a tendu pour y conduire son oppresseur et où elle a été prise elle-même. Le refus de pardonner de Bernard ne permet pas à Thérèse de connaître «cette délivrance après l'aveu, après le pardon, – lorsque, la place nette, on peut recommencer sa vie sur nouveaux frais»<sup>136</sup>. Et bien que, ayant bénéficié d'un non-lieu, Thérèse ait échappé au procès judiciaire, elle est incapable d'échapper à l'éternel procès qu'elle intente contre elle-même. «Non-lieu! non-lieu! Libre enfin avait-elle cru. Comme s'il appartenait aux hommes de décider qu'un crime n'a pas été accompli, lorsqu'il l'a été en effet! Elle ne s'était pas doutée, ce soir-là, qu'elle entraît dans une prison pire que le plus étroit sépulcre: dans la prison de son acte et qu'elle ne s'en évaderait jamais»<sup>137</sup>. Le crime exerce sur Thérèse une contrainte constante dont l'effet rappelle celui de l'emprisonnement. «Mes actes m'emprisonnent. Mes actes? Non 'mon acte'. Même la nuit, il n'est pas sûr que je perde conscience de l'avoir accompli à un moment de la vie: chaque jour je versais quelques gouttes dans une tasse, dans un verre... Voilà dix années que ce cauchemar a été interrompu; que Bernard sauvé, prospère [...] C'est moi qui vivrai, désormais, dans cette prison de mon crime inutile»<sup>138</sup>. «Où que je traîne ce corps exténué, ce coeur mourant de faim, mon acte m'entoure... O mur vivant! Non, pas un mur, mais une haie vive, chaque année plus enchevêtrée»<sup>139</sup>, songe Thérèse. Le crime infléchit donc irrémédiablement la vie de Thérèse. Prisonnière de son acte, de sa conscience, incapable d'étouffer son sentiment de culpabilité, Thérèse, ce «monstre de lucidité»<sup>140</sup>, ne trouvera jamais plus la paix ni le bonheur. A cet instant fatidique «son destin avait pris une figure éternelle». Thérèse «a la certitude de ne pouvoir rien ajouter ni retrancher à ce qui est»<sup>141</sup>.

De plus, cette horrible persistance des conséquences de l'acte criminel, ce perpétuel souci de lucidité, cette «manie de détacher les bandeaux»<sup>142</sup>, de même que son sentiment de chute et de déchéance, lui font entreprendre sans cesse de nouveaux efforts pour découvrir les mobiles secrets de ce geste une fois accompli où réside, comme le croit Thérèse, le mystère et la clé de sa destinée. Et ce que l'héroïne découvre tout à coup, ce sont des forces

<sup>136</sup> I d e m. *Thérèse Desqueyroux* p. 26.

<sup>137</sup> I d e m. *La Fin de la nuit* p. 82.

<sup>138</sup> I d e m. *Thérèse à l'hôtel* p. 59.

<sup>139</sup> Ibidem p. 60.

<sup>140</sup> F. M a u r i a c. *Note sur Thérèse Desqueyroux*. In: *Oeuvres romanesques et théâtrales complètes* t. 2 p. 927.

<sup>141</sup> I d e m. *La Fin de la nuit* p. 82-83.

<sup>142</sup> Ibidem p. 124.

obscuras qui agissent en dépit d'elle-même et qui la vouent au mal et au malheur. Ce qu'elle découvre, c'est «cette puissance de destruction qui la possédait, ce don qui agissait à son insu, cette vertu terrible qui sortait d'elle»<sup>143</sup>. Au moment de l'accomplissement du crime, «elle avait obéi à une profonde loi, à une loi inexorable»<sup>144</sup>. «Je cédaï à un affreux devoir, oui, c'était comme un devoir»<sup>145</sup>, avoue Thérèse. «Je ne sais pas ce que j'ai voulu», poursuit-elle. «Je n'ai jamais su vers quoi tendait cette puissance forcenée en moi et hors de moi: ce qu'elle détruisait sur ma route, j'en étais moi-même terrifiée...»<sup>146</sup> Il n'en est pas moins que son destin est, comme le constate Thérèse, de porter la destruction autour d'elle. Elle en avait d'ailleurs le pressentiment dès le jour de son mariage. «Le jour étouffant des noces [...] ce fut ce jour là que Thérèse se sentit perdue. Elle était entrée somnambule dans la cage et, au fracas de la lourde porte refermée, soudain la misérable enfant se réveillait. Rien de changé, mais elle avait le sentiment de ne plus pouvoir désormais se perdre seule. Au plus épais d'une famille, elle allait couvrir, pareille à un feu sournois qui rampe sous la brande, embrase un pin, puis l'autre, puis de proche en proche crée une forêt de torches»<sup>147</sup>. Et le mariage, n'était-il pas pour Thérèse, qui se sentait pleine de «désirs, de résolutions, d'actes imprévisibles»<sup>148</sup>, une tentative, inconsciente encore sans doute, d'échapper à son obscur pouvoir de malédiction? «Peut-être cherchait-elle moins dans le mariage une domination, une possession, qu'un refuge. Ce qui l'y avait précipitée, n'était-ce pas une panique? [...] Elle avait hâte d'avoir pris son rang, trouvé sa place définitive; elle voulait être rassurée contre elle ne savait quel péril. [...] elle s'incrétait dans un bloc familial, elle «se casait», elle entrait dans un ordre. Elle se sauvait<sup>149</sup>. Thérèse sait maintenant qu'elle portait en elle, depuis toujours, le germe du geste criminel. Et la rassurante paix qu'elle a connue à l'époque des fiançailles «n'était que le demi-sommeil, l'engourdissement de ce reptile dans son sein»<sup>150</sup>. Après être entraînée à l'empoisonnement de son mari, Thérèse craint d'être amenée à Paris à un nouveau crime. Et bien qu'elle réussisse à y échapper, elle vit toujours avec une aiguë conscience de porter malheur à tous ceux qu'elle rencontre sur le chemin de sa vie, à tous ceux

---

<sup>143</sup> Ibidem p. 158.

<sup>144</sup> M a u r i a c. *Thérèse Desqueyroux* p. 82.

<sup>145</sup> Ibidem p. 103.

<sup>146</sup> Ibidem p. 26.

<sup>147</sup> Ibidem p. 36-37.

<sup>148</sup> Ibidem p. 26.

<sup>149</sup> Ibidem p. 35.

<sup>150</sup> Ibidem p. 36.

que son démon inapaisé attire. Georges Filhot, par exemple, ne «retenait d'[elle] que ce qui nourrissait son désespoir: elle ne lui fournissait que de quoi être désespéré»<sup>151</sup>. Thérèse a la conviction de transmettre aux autres «une inquiétude, le sentiment d'une fuite continue, d'une irréparable perte...»<sup>152</sup> Thérèse avoue: «Aucun garçon n'a traversé ma vie sans que je lui aie communiqué cette angoisse de se sentir un peu moins jeune à chaque minute. Ils ont pu me torturer, m'abandonner; moi je leur ai laissé entre les bras une agonisante: leur jeunesse, qu'ils regardaient mourir et plus rien d'autre n'a existé pour eux, désormais, que cette agonie»<sup>153</sup>. Ainsi, dans ce sens aussi, Thérèse se sent une empoisonneuse. Le thème de l'empoisonnement prend donc une signification symbolique et est évoqué par l'héroïne à plusieurs reprises. Thérèse a la conviction que «d'affreux petits actes obscurs, accomplis dans la solitude et dans une sécurité profonde, nous définissent mieux que les grands crimes»<sup>154</sup> et pour cette raison sa tentative de meurtre est «un crime parmi beaucoup d'autres qu'elle commet tous les jours»<sup>155</sup> et, en plus, elle «n'est rien au prix de [ces] autres crimes, plus lâches, plus secrets, sans aucun risque»<sup>156</sup>. Durant ses rencontres avec Georges Filhot, Thérèse a la certitude de «n'accompli[r] rien d'autre, [...], que d'empoisonner le bonheur de Marie»<sup>157</sup>. «Elle n'a plus besoin d'être présente pour assassiner les êtres! Elle les tue à distance maintenant»<sup>158</sup>, songe-t-elle.

Pourtant, c'est Thérèse qui est «la première victime de ses actes», la première et «peut-être la plus innocente»<sup>159</sup>. Car «Thérèse n'a pas voulu [...] faire du mal. Jamais elle n'avait eu la volonté de nuire»<sup>160</sup>. Ce sont ces puissances incontrôlables qui l'engagent à nuire et à détruire. Lorsque Thérèse découvre qu'elle est la proie d'une fatalité qui la condamne irrémédiablement et malgré sa volonté à la perte, elle perd sa liberté intérieure. Elle ne peut plus faire un seul pas, accomplir un seul geste de crainte que ces forces obscures ne corrompent l'innocence de ses intentions premières. «O douleur d'être clairvoyante. Infirmité de ne pouvoir se duper soi-même!»<sup>161</sup> Se croyant condamnée à «tout ce destin à remplir jusqu'au

<sup>151</sup> M a u r i a c. *La Fin de la nuit* p. 150.

<sup>152</sup> I d e m. *Thérèse à l'hôtel* p. 71.

<sup>153</sup> Ibidem p. 71-72.

<sup>154</sup> M a u r i a c. *La Fin de la nuit* p. 210.

<sup>155</sup> Ibidem p. 198.

<sup>156</sup> Ibidem p. 153.

<sup>157</sup> Ibidem p. 138.

<sup>158</sup> Ibidem p. 145-146.

<sup>159</sup> Ibidem p. 168.

<sup>160</sup> Ibidem p. 156.

<sup>161</sup> Ibidem p. 138.

bout, dont pas un iota ne sera omis»<sup>162</sup>. Thérèse risque même de sombrer dans la folie.

Ainsi, comme le note Szczepan Babiński, «la lucidité qu[e] [Thérèse] garde constamment ne lui sert qu'à se détruire. La vraie prison où elle s'asphyxie, c'est elle-même»<sup>163</sup>.

Les deux femmes, Emma et Thérèse échouent. Leur vie ne se déroule pas comme elles l'avaient désiré et imaginé. Cette existence qu'elles ont rêvée libre, belle, heureuse, sera triste, pleine d'échecs et de déceptions.

L'une des causes de l'échec et de la déchéance d'Emma et de Thérèse est sans doute leur passivité, leur faiblesse, leur abandon devant la vie.

Thérèse Desqueyroux, durant toute sa vie, manifeste une faiblesse de volonté. Elle cède même à des impulsions supprimant le libre jeu de sa volonté. Sa passivité la livre sans aucune résistance à la tentative de crime d'abord et ensuite à cette poursuite effrénée de l'amour. Comme le dit Claude-Édmonde Magny, elle incarne «au suprême degré la conception mauriacienne du péché: le péché passif, involontaire, celui qu'on commet malgré soi, sans rien faire pour cela»<sup>164</sup>. Car, en effet, l'être mauriacien «se caractérise par ce qu'il ne peut s'empêcher d'accomplir»<sup>165</sup>. Il semble aussi que la passivité et l'abandon de Thérèse résultent de son sentiment qu'elle ne parviendra jamais à s'élever contre son destin. Son destin a été déterminé et orienté d'avance. «Les jeux sont faits, et depuis longtemps, et depuis ta naissance. Dès avant ta naissance les jeux étaient faits»<sup>166</sup>. Malgré sa profonde lucidité, malgré son sentiment torturant de chute, malgré sa volonté de «racheter [...], d'écraser la chenille»<sup>167</sup>, Thérèse met longtemps à dompter son démon, car elle n'y résiste pas, car elle n'oppose à son pouvoir destructeur aucun effort positif.

Emma, elle aussi, se perd à cause de sa faiblesse et de sa passivité. Bien que Baudelaire lui attribue: «[...] énergie soudaine d'action, rapidité de décision, fusion mystique du raisonnement et de la passion, qui caractérise les

---

<sup>162</sup> M a u r i a c. *Thérèse Desqueyroux* p. 84.

<sup>163</sup> B a b i Ń s k i, op. cit. p. 24.

<sup>164</sup> Cl.-E. M a g n y. *Un romancier quiétiste: François Mauriac*. In: *Histoire du roman français depuis 1918*. T. 1. Paris: Seuil 1950 p. 133.

<sup>165</sup> S u f f r a n, op. cit. p. 116.

<sup>166</sup> F. M a u r i a c. *Dieu et Mammon*. In: *Oeuvres romanesques et théâtrales complètes* t. 2 p. 826.

<sup>167</sup> I d e m. *La Fin de la nuit* p. 138.

hommes créés pour agir»<sup>168</sup>, il semble pourtant qu'au contraire, elle manque d'énergie, de volonté. Bien que l'on puisse reconnaître qu'Emma manifeste de la véhémence dans ses amours, il est incontestable pourtant qu'elle est un personnage qui se laisse porter par les événements, par les circonstances. Claudine Gothot-Mersch souligne que «lorsque Emma rencontre un homme, [...] ce n'est pas elle qui décide, qui agit. Elle ne choisit pas, elle est choisie»<sup>169</sup>. Et J.-P. Richard voit justement en elle «la faiblesse, la mollesse des héros flaubertiens»<sup>170</sup>. «Emma s'abandonne au courant de ses désirs, et rien ne peut arrêter sa 'noyade'»<sup>171</sup>. Lorsque Emma se sent menacée, «elle ne demand[e] qu'à s'appuyer sur quelque chose de plus solide que l'amour»<sup>172</sup>. Avant de céder à Léon, lors de leur visite de la cathédrale, «elle se raccrochait à sa vertu chancelante, à la Vierge, aux sculptures, aux tombeaux, à toutes les occasions»<sup>173</sup>. «Emma cherche désespérément sous elle le pavé sauveur qui arrêtera sa noyade, remarque J.-P. Richard. [...] Mais ses efforts sont vains, poursuit-il, [...]: comment espérer trouver un appui hors de soi, si l'on ne peut d'abord s'appuyer sur soi-même? Or en elle Emma n'aperçoit que masses dérivantes, et comme le va et vient d'un flot trouble, mais rien de solide ni de pur»<sup>174</sup>.

Pourtant, l'enfer des deux femmes, le principe essentiel de leur échec est l'illusion, dont la faculté leur est conférée par le «médiateur»<sup>175</sup>. C'est lui, qui leur désigne également l'objet de leur désir.

L'illusion défigure d'abord leur perception d'elles-mêmes, les fait «se concevoir autre[s] qu'[elles] n[e] [sont]»<sup>176</sup>. C'est Jean Azévédo qui convainc Thérèse de sa valeur, de ses possibilités, qui l'assure que son devoir est de se réaliser, de «devenir elle-même». A l'origine des déceptions d'Emma sont ses lectures, son éducation défectueuse qui fait que l'héroïne se crée des mythes sur sa personne.

La même illusion, due également aux suggestions du «médiateur» défigure l'image que les deux femmes ont de la réalité. Les modèles, auxquels Emma

<sup>168</sup> Ch. B a u d e l a i r e. *Madame Bovary par Gustave Flaubert*. In: *L'Art romantique. Oeuvres complètes*. Texte établi et annoté par Y.-G. Le Dantec. T. 1. Paris: Gallimard («Bibliothèque de la Pléiade») 1954 p. 1009.

<sup>169</sup> Cl. G o t h o t - M e r s c h. *Le Point de vue dans Madame Bovary*. «Cahiers de l'Association Internationale des Etudes Françaises» 1971 n° 23 p. 257.

<sup>170</sup> R i c h a r d, op. cit. p. 170-171.

<sup>171</sup> Ibidem p. 163.

<sup>172</sup> F l a u b e r t. *Madame Bovary* p. 633.

<sup>173</sup> Ibidem p. 656.

<sup>174</sup> R i c h a r d, op. cit. p. 163.

<sup>175</sup> G i r a r d, op. cit. p. 16.

<sup>176</sup> D e G a u l t i e r, op. cit. p. 13.

et Thérèse désirent s'identifier, semblent jouir d'une existence supérieure. Les deux femmes sont donc persuadées que ce dont ils sont pourvus et dont elles-mêmes se sentent privées leur permettrait d'accéder à une totale plénitude de l'existence. Et, lorsque le «médiateur» leur démontre «la vraie vie», cet autre univers où elles seraient heureuses, elles commencent tout d'un coup à mépriser la réalité de leur vie. Ainsi, par exemple, la prison d'Argelouse, le silence hostile de ce lieu ne sont qu'une création de l'esprit de Thérèse, car ils disparaissent à la seule promesse de libération. Mais, de même que le caractère qu'Emma et Thérèse attribuent à «l'ici», la valeur et la signification qu'elles attribuent à l'objet désiré ne sont qu'apparentes. «Du médiateur, véritable soleil factice, descend un rayon mystérieux qui fait briller l'objet d'un éclat trompeur»<sup>177</sup>. Le désir pourtant et l'illusion projettent autour des héroïnes un univers de rêves qu'il leur faudra atteindre à tout prix.

Emma et Thérèse entreprennent donc une recherche vertigineuse de l'objet de leur désir. Mais leur perception de cet objet, de même que leur perception d'elles-mêmes est défigurée par une vue illusionniste et la faute d'Emma et de Thérèse consiste à considérer cette fausse image comme une image vraie. Une grande distance sépare pourtant la chimère de la réalité et il est impossible d'occulter la réalité d'une façon durable. Il n'est donc pas étonnant que les deux femmes se sentent «continuellement accablée[s] de la disproportion entre ce qu'elle[s] demandera[ient] à la vie et ce que [leur] offre le présent»<sup>178</sup>.

D'abord, le monde extérieur refuse de se conformer à l'image qu'elles s'en sont faite. Après de nombreuses déceptions, ne cessant de se heurter au mal et à la laideur, Emma et Thérèse sont obligées de se rendre à l'évidence.

Ensuite, leur être, leur nature, refuse de se transfigurer selon leurs vœux. Ni Emma ni Thérèse ne réussissent à outrepasser les limites de leur être et ne parviennent pas non plus à égaler le modèle qu'elles ont substitué à leur personne. René Girard est d'avis que seuls les personnages qui «se reconnaissent insuffisants [...] se lancent dans le 'bovarysme'» pour échapper à une condamnation qu'ils sont les premiers, et peut-être les seuls à proférer, au plus secret de leur conscience»<sup>179</sup>. Les deux femmes veulent ainsi fuir leur propre authenticité et n'y réussissent pas. Emma, par exemple, n'arrive jamais à franchir le seuil qui sépare sa situation réelle de la situation des modèles qu'elle imite. Et à la longue, elle ne parvient pas à falsifier sa propre

<sup>177</sup> G i r a r d, op. cit. p. 32.

<sup>178</sup> G. S a g n e s. *L'Ennui dans la littérature française de Flaubert à Laforgue 1848-1884*. Paris: A. Colin 1969 p. 111.

<sup>179</sup> G i r a r d, op. cit. p. 79-80.

personne, ni ses possibilités, ni sa sensibilité, ni même à modifier son cœur d'après ses rêves. Il en va de même pour Thérèse. Sa révolte est motivée par le désir d'affirmer son identité, de développer sa personnalité, de s'épanouir intellectuellement. Et bien que l'héroïne soit effectivement intelligente et supérieure à son entourage, il semble pourtant que ses aspirations intellectuelles ne soient que superficielles et qu'elles ne lui servent qu'à «se forger un grief»<sup>180</sup>, car, libérée, Thérèse ne se consacre pas aux activités intellectuelles, à la vie de l'esprit, elle s'oriente uniquement vers la recherche du bonheur amoureux. De plus, la jeune femme désire vainement fuir son pouvoir destructeur, sa nature perverse. Elle ne réussit même pas à échapper à son propre verdict qui paraît la condamner. Son regard lucide atteint toute sa misère.

En outre, croire que le bonheur existe dans d'autres lieux, n'est-ce pas une simple illusion? Les deux femmes pensent constamment qu'ailleurs elles seraient heureuses, mais elles le pensent lorsqu'elles n'y sont pas. Elles attendent de chaque déplacement un changement profond de leur vie, mais leur vie reste partout la même, triste, morne, accablante.

La croyance dans un avenir meilleur s'avère aussi un leurre. Elle est d'ailleurs le ressort de l'action des deux femmes, elle leur fait entreprendre sans cesse de nouvelles tentatives d'évasion, elle les lance dans la recherche hallucinée de l'amour, du bonheur. Les déceptions et les désillusions ne leur servent pas de leçon. Les illusions d'Emma sont telles, qu'elle les garde malgré les nombreuses preuves du néant de la réalité, de la médiocrité de ses idoles. Elle est condamnée à répéter indéfiniment les mêmes erreurs. Mais même Thérèse, beaucoup plus lucide, semble-t-il, abandonnée de tous, trompée jusqu'à sa dernière illusion, est encore capable de croire qu'«avant la mort aucune solitude n'est définitive»<sup>181</sup>. Ainsi, «l'échec de la digestion n'empêche pas [leur] faim de [les] pousser vers de nouveaux objets: celle-ci s'exaspère au contraire de l'impossibilité qu'elle éprouve à se satisfaire. Toujours elle va hors d'elle-même chercher de nouveaux rassasiements. Demain [leur] paraît toujours plus beau que cet aujourd'hui qui [les] étouffe; [...] [elles] se partage[nt] entre l'ennui d'avoir trop vu et le désir de regarder davantage; seule l'étape suivante [leur] apportera, croi[ent]-[elles], la vraie satisfaction. Dégouté[es], [elles] continu[ent] d'avoir faim...»<sup>182</sup> Elles continuent d'avoir faim, puisqu'elles ont toujours des illusions. Il faut perdre

<sup>180</sup> A. S é a i l l e s. *Mauriac*. Paris: Bordas (coll. «Présence littéraire») 1972 p. 74.

<sup>181</sup> M a u r i a c. *La Fin de la nuit* p. 128.

<sup>182</sup> R i c h a r d, op. cit. p. 143.

définitivement ces dernières pour pouvoir parvenir à «la sérénité du désespoir total»<sup>183</sup>.

Emma et Thérèse y parviennent au moment où elles s'aperçoivent que toutes leurs recherches, toutes leurs expériences sont vouées nécessairement à l'échec, que tous les actes destinés à les libérer ou à les distraire ne sont que des actes gratuits. Elles savent déjà que leur destinée est une «destinée sans issue»<sup>184</sup> et que leur lutte, vouée à toujours recommencer sans jamais aboutir, ressemble au travail de Sisyphe. Elles sont sûres «d'avoir atteint une extrémité: comme lorsque le trimordeur s'aperçoit qu'il a suivi un chemin ne menant nulle part et qui se perd dans les sables»<sup>185</sup>. Le bilan qu'Emma et Thérèse font de leur vie est très amer.

Ayant cherché l'amour, Thérèse n'a connu que l'affliction d'une absence infinie. Elle sait maintenant que les liaisons fugitives, les rencontres éphémères sont incapables de défendre la vie contre la solitude et le désespoir. De plus, ayant cherché l'absolu, Thérèse n'a connu que la réalité de sa propre déchéance, que sa propre puissance de destruction contre lesquelles elle essaie de lutter sans jamais pouvoir les vaincre. «Je grimpe, je grimpe, je grimpe... et puis je glisse d'un seul coup»<sup>186</sup>, avoue-t-elle. Son destin est de «se débattre[e] jusqu'à son dernier souffle; [...] autant de fois qu'il l'avait fallu, [...] autant de fois qu'il le faudrait, elle remonterait la pente jusqu'au nouveau point de rechute, comme si elle n'avait rien d'autre à faire au monde: s'arracher à un bas fond et y reglisser, et se reprendre indéfiniment; pendant des années, elle n'avait pas eu conscience que c'était là le rythme de son destin. Mais maintenant elle est sortie de cette nuit. Elle voit clair»<sup>187</sup>.

Madame Bovary, ayant connu durant sa vie la dégradation et le mensonge de tout bonheur, acquiert finalement, elle aussi, une véritable lucidité devant sa destinée. Elle prend conscience que, même si elle parvient à briser la routine du quotidien par la magie de l'adultère, elle ne réalise qu'une évasion brève et illusoire. Elle sait déjà qu'«il n'y a pas d'avancée possible et que tout se répète jusqu'à l'écoeurement»<sup>188</sup>. «S'ennuyer, s'éprendre, jouir, se dépendre, s'ennuyer à nouveau»<sup>189</sup>, tel est le rythme qui régit sa destinée.

---

<sup>183</sup> F. M a u r i a c. *Le Désert de l'amour*. In: *Oeuvres romanesques et théâtrales complètes* t. 1 p. 776.

<sup>184</sup> I d e m. *Thérèse Desqueyroux* p. 75.

<sup>185</sup> I d e m. *La Fin de la nuit* p. 81.

<sup>186</sup> Ibidem p. 124.

<sup>187</sup> Ibidem p. 156.

<sup>188</sup> R i c h a r d, op. cit. p. 176.

<sup>189</sup> Ibidem.



Pourquoi recommencer les recherches, si le dégoût doit toujours succéder au plaisir?

Lorsque les deux femmes reconnaissent l'inefficacité et l'inutilité de toutes les expériences, elles s'enfoncent dans un découragement définitif. Et elles renoncent à leurs rêves de bonheur, de liberté, d'évasion. Mais, si dans le cas de Thérèse nous pouvons parler d'une véritable «conversion», dans celui d'Emma nous n'avons affaire qu'à «l'agonie du désir»<sup>190</sup>.

Thérèse est lucide, et elle possède enfin la vérité de son malheur, elle dénonce l'illusion. Elle se rend à l'évidence parce que les déceptions continuelles prouvent l'absurdité de ses désirs. Elle sait maintenant que «les vices et les crimes naissent de cette puissance désordonnée pour imaginer l'impossible, pour créer une chimère qu'il nous faut ensuite embrasser à tout prix. Mais elle allait entrer 'dans la vérité de la vie'»<sup>191</sup>. La lucidité reconquise lui permet aussi de démasquer le «médiateur». Jean Azévédo «projetait dans le débat des clartés qui me paraissaient admirables... Étaient-elles en somme si admirables? Je crois bien que je vomirais aujourd'hui ce ragoût»<sup>192</sup>, avoue-t-elle. Maintenant, Thérèse se rend compte «qu'il para[issait] de phrases habiles le plus vil consentement à la déchéance»<sup>193</sup>. Elle comprend ainsi son rôle maléfique. Jean Azévédo «garde à [ses] yeux le prestige du mal qu'il [lui] a fait. [...] Les êtres les plus médiocres demeurent grands par ce qu'ils détruisent. C'est à cause de ce néant que j'ai descendu ces degrés, que je me suis enfoncée un peu plus, que j'ai atteint la dernière porte»<sup>194</sup>, songe Thérèse. Elle sait que la seule possibilité d'échapper à son affreuse destinée est de renoncer au rêve, à son désir d'amour, d'indépendance. Et, dans cette conclusion tragique, peu avant sa mort, Thérèse triomphe sur son désir. Pourtant cela ne signifie pas qu'elle en est délivrée. Non. Grâce à un grand effort, elle dompte consciemment son démon intérieur. Elle ne se résigne plus à elle-même, elle repousse Georges Filhot, elle renonce à cet amour, le dernier, peut-être, dans sa vie. Elle sait qu'elle doit «payer son dû» et elle ne refuse pas «la dernière obole qui lui est demandée»<sup>195</sup>. Et cette victoire sur elle-même, la seule et la dernière, sauve Thérèse.

Rien de semblable dans le cas de Madame Bovary. Elle finit ses jours détruite et brisée. Elle ne renonce pas consciemment à ses rêves. Ce sont les

---

<sup>190</sup> V i g é e, op. cit. p. 178.

<sup>191</sup> M a u r i a c. *La Fin de la nuit* p. 140.

<sup>192</sup> I d e m. *Thérèse Desqueyroux* p. 59.

<sup>193</sup> Ibidem p. 62.

<sup>194</sup> M a u r i a c. *Thérèse chez le docteur* p. 10.

<sup>195</sup> I d e m. *La Fin de la nuit* p. 201.

rêves qui l'abandonnent. Lorsqu'elle aperçoit l'inutilité de ses efforts, elle est si dégoûtée qu'aucun but ne la tente plus. Elle n'est plus capable de rien vouloir, de rien désirer. Ses désirs meurent, parce que meurt l'espérance d'Emma qui était le meilleur remède contre ses déceptions perpétuelles, contre l'ennui. Mais l'agonie du désir «n'est point le signe qu'elle est guérie, c'est le signe que ce qui était en elle le principe de la vie l'abandonne»<sup>196</sup>. Lorsque Emma découvre que la vie n'a pas de sens, que tout est inutile, que tout est vain, elle sent «son âme l'abandonner [...], comme les blessés, en agonisant, sentent l'existence qui s'en va par leur plaie qui saigne»<sup>197</sup>. Privée du désir, Emma a l'impression d'être précipitée dans un gouffre, dans un abîme sans fond. «Tout, en elle-même, et au dehors l'abandonnait. Elle se sentait perdue, roulant au hasard dans les abîmes indéfinissables...»<sup>198</sup> «Elle a perdu le pouvoir d'interposer son rêve entre sa vue et les réalités et d'en obscurcir le réel. Son âme ne supporte pas le contact immédiat, auquel la voici condamnée. Impuissante désormais à se concevoir autre qu'elle n'est, impuissante à concevoir les choses et les êtres autres qu'ils ne sont et à les déformer selon le vœu de son désir, elle nie dans le suicide cette réalité indocile dont l'argile durcie ne se laisse plus pétrir et modeler»<sup>199</sup>.

Bien que le drame des deux héroïnes n'ait pas le même dénouement, elles se retrouvent réunies dans la même expérience ultime qui est celle de l'expiation. L'unité des deux livres consiste en effet dans leur structure commune qui est «la structure du crime et du châtement rédempteur»<sup>200</sup>. Le douloureux effort que Thérèse s'impose est la punition que l'héroïne inflige à elle-même en expiation de ses fautes. Il en va de même pour le suicide d'Emma Bovary qui constitue une «expiation orgiaque, la purification voluptueuse par la souffrance»<sup>201</sup>.

---

<sup>196</sup> De Gaultier, op. cit. p. 37.

<sup>197</sup> Flaubert. *Madame Bovary* p. 680.

<sup>198</sup> Ibidem p. 675.

<sup>199</sup> De Gaultier, op. cit. p. 37.

<sup>200</sup> Girard, op. cit. p. 351.

<sup>201</sup> Vigée, op. cit. p. 178.

PANI BOVARY I TERESA DESQUEYROUX  
UCIECZKA NIEMOŻLIWA

## S t r e s z c z e n i e

Niniejszy artykuł stanowi część obszerniejszego studium porównawczego, poświęconego dwom pozornie odmiennym, a jednak bardzo pokrewnym postaciom – Pani Bovary i Teresie Desqueyroux. Pomimo pewnych rozbieżności łączy je wiele wspólnych cech i doświadczeń. Nie znalazłszy szczęścia w małżeństwie, czują się rozczarowane, niezrozumiane i osamotnione. Żyjąc w dusznym i ciasnym środowisku prowincjonalnym, które uniemożliwia pełen rozkwit jednostki, nie pozwala na zaspokojenie ich pragnień – doznają uczucia nudy, cierpienia, uwięzienia. Poczucie zniewolenia, a zarazem tęsknota za „prawdziwym życiem”, które Emma odkrywa dzięki swoim romantycznym lekturom, Teresa zaś dzięki rozmowom z Jeanem Azévédo, budzą w nich bunt i pragnienie ucieczki, uwolnienia się od otaczającej je rzeczywistości.

Ucieczka okazuje się jednak niemożliwa. Pomimo nieustannych wysiłków i ciągłych zmagani ani Emmie, ani Teresie nie udaje się nigdy uwolnić definitywnie.

Jedną z form ucieczki od przytłaczającej rzeczywistości są marzenia, roztaczające wizję lepszego jutra, bądź wspomnienia, umożliwiające powrót do utraconego raju dzieciństwa, epoki szczęścia i złudzeń. Ucieczka ta okazuje się jednak nieskuteczna i krótkotrwała, gdyż kończy się zawsze nieuchronnym przebudzeniem i powrotem do rzeczywistości.

Ale także wszystkie inne rzeczywiste zabiegi bohaterki, zmierzające do uwolnienia się, okażą się bezowocne i daremne. Ucieczkę uniemożliwią najpierw piętrzące się przeszkody zewnętrzne.

Zbrodnia Teresy, która miała na celu wyzwolenie się bohaterki z więzów małżeństwa, wyeliminowanie opresora, obróci się przeciwko niej. Teresa stanie się ofiarą swego własnego czynu, skazaną przez rodzinę na odosobnienie i uwięzienie na pustkowiu Argelouse.

Ucieczka to także wyjazd, zmiana miejsca, podróż. Nieustannym pragnieniem Emmy i Teresy jest opuszczenie prowincji. I chociaż pierwsza część cyklu kończy się wyjazdem Teresy do Paryża, wyzwolenie to jest również złudne, gdyż dotyczy tylko zewnętrznych warunków życia, nie umożliwia zaś bohaterce uzyskania prawdziwej, wewnętrznej wolności. Emma natomiast, mimo licznych wyjazdów, nie dotrze nigdy do „ziemi obiecanej”, którą jest dla niej Paryż bądź odległe kraje, uznane za romantyczne.

Inną formą ucieczki od przygnębiającej codzienności jest miłość. I chociaż pozwala ona bohaterkom przeżyć momenty szczęścia, jest również ucieczką krótkotrwałą i złudną. Prawdziwe i trwałe szczęście miłosne jest nieosiągalne, gdyż miłość jest niczym innym, jak tylko walką dwóch istot, opartą na zazdrości i kłamstwie.

Tymczasem od uwarunkowań zewnętrznych dołączają się także przeszkody wewnętrzne, wynikające z charakteru, z natury bohaterki, i one właśnie definitywnie udaremniają wszelkie ich wysiłki, niweczą ich trudy. Piekło jest w nich samych i od tego wewnętrznego piekła nie uda im się nigdy uwolnić. Piekłem Emmy Bovary jest jej bezustanne nienasycenie. Nic ani nikt nie potrafi zaspokoić jej pragnień. Nawet gdy chwilowo urzeczywistniają się jej marzenia, Emma odczuwa pustkę i rozczarowanie, pragnie już czegoś innego. Piekłem natomiast i więzieniem Teresy jest zbrodnia, którą popełniła i która ciąży na jej sumieniu. Bezustanna czujność bohaterki nie pozwala jej nigdy wymazać z pamięci koszmaru tego czynu.

Daremny więc trud: ani Emma, ani Teresa nie zaznają nigdy w życiu szczęścia. Mimo licznych rozczarowań, nie chcą się one jednak z tą myślą pogodzić. Ciągłe, gwałtowne poszukiwania szczęścia sprowadzają je na złą drogę, deprawują, a w przypadku Emmy prowadzą nawet do samounicestwienia.

Tym, co popycha Emmę i Teresę do buntu i do ucieczki, jest złudzenie. Obydwie bowiem dotknięte są „bovaryzmem”, skłonnością do ulegania złudzeniu, co powoduje, że ich wizja świata, jak i postrzeganie samych siebie jest zniekształcone. Tymczasem ani rzeczywistość, ani one same nie są w stanie przeistoczyć się na podobieństwo własnych marzeń. Z tego też powodu ucieczka Emmy i Teresy okazuje się niemożliwa, a życie bohaterek naznaczone jest nieustannym, głębokim konfliktem między marzeniami a rzeczywistością.